MYSTERIA

Revue Mensuelle Illustrée

d'Études Initiatiques

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DU

Docteur PAPUS

2e VOLUME — 2e ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 4 (AVRIL 1914)

PARTIE EXOTÉRIQUE

La Chiromancie en Figure (p. 1)..... X.

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Les Supérieurs Inconnus (p. 2)..... Papus.
Causerie Initiatique : La Parole secrète et le Féminisme Ésotérique (p. 10)..... De Bezobrazow.
Être créateur (p. 20)..... Karl Nissa.
Le Spiritisme à l'Académie des Sciences (p. 23)..... Cdt Darget.
Balancements et Mouvements divers dans les Rites Magiques et Religieux (p. 32)..... C. B.
Les Plantes Magiques : L'Aconit (p. 76)..... C. B.

PARTIE LITTÉRAIRE : Deux séances de médiumnité chez Mme Bisson. — Un Centre de Fakirisme. — Une Lettre de l'ami Darget. — Appel aux Amis de l'Electro-Homœopathie. — Le Lézard et le Palmier. — Bibliographie.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

Administration de « Mysteria »

14, Rue Rodier, Paris (IXe). — Téléphone : Trudaine 56-76

Le numéro : **1** fr. **25** Un AN } **10** francs pour la France. **12** francs pour l'Etranger.

(Tous les Abonnements partent de Janvier)

PROGRAMME

Il existe à notre époque beaucoup de Revues consacrées à la diffusion, soit du Spiritualisme, soit des faits psychiques, et chacune de ces publications répond à un besoin intellectuel spécial.

Il y a des hommes de science et des esprits méditatifs et sérieux pour lesquels les faits et leur contrôle minutieux priment tout. A cette clientèle répondent les Revues psychiques.

Il existe, au contraire, des êtres tout de sentiment pour qui les idées élevées et les aspirations de dévouement priment tout. Pour cette classe de lectrices, les Revues spirites et mystiques trouvent leur raison d'être.

Enfin, il ne faut pas oublier les diverses écoles. Quand un poussin est devenu coq, il fonde une famille, ou une nouvelle école. Quelque nom qu'il prenne, l'ancien poussin reste tout de même un « gallinacé » et ne diffère des autres que par... la couleur du plumage. Mais qu'importe ! Une nouvelle Ecole s'accompagne généralement d'un nouvel organe. Et c'est justice !

Mais le domaine de l'occultisme est considérable. Pendant vingt-deux ans, sans interruption, nous avons dirigé la Revue *l'Initiation* qui constitue le répertoire le plus complet de l'occultisme contemporain, et qui a aidé d'une manière remarquable l'expansion de ce mouvement.

« *Mysteria* » a succédé à *l'Initiation* pour en rajeunir la forme. « *Mysteria* » est une revue qui complète, d'une manière technique, toutes les Revues psychiques.

PARTIE EXOTÉRIQUE

La Chiromancie en figure

Dans le livre remarquable de Desbarolles sur *la Chiromancie*, publié à la librairie Vigot, se trouve une jolie planche que nous donnons aujourd'hui et qui représente toutes les adaptations de la Chiromancie; chaque mont est indiqué par une image symbolique : la plaine de Mars montre la bataille, et le Mont de Vénus les amoureux.

Nous sommes heureux de donner cette planche à nos lecteurs.

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Supérieurs Inconnus

La Société est un être vivant qui fabrique lui-même ses organes d'action, ont écrit quelque part Barlet et Lejay. La Synarchie est un des états d'être les plus élevés que puisse réaliser l'humanité, nous enseigne Saint-Yves d'Alveydre.

Or tout groupe social, comme tout être humain, a des organes visibles et des organes invisibles. Pendant que les lois actuelles sont appliquées, d'autres lois s'élaborent en secret quelque part, comme le Soleil noir évolue dans l'ombre pendant que le Soleil blanc illumine le présent.

Pense-t-on que la division de la France en départements et le Code Napoléon aient été le produit de deux mois seulement de préparation ? Tout avait été longuement préparé... ailleurs.

A côté de la politique nationale de chaque État, il existe des organismes peu connus de politique internationale. Actuellement la constitution en deux cantons suisses de l'Alsace Lorraine, la libération de la Pologne devenue le centre d'une Suisse balka-

nique, la disparition de l'Autriche et la constitution des Etats-Unis d'Europe, après l'écrasement définitif de la féodalité militariste, sont des problèmes qui se posent dans ces conseils internationaux, auxquels prennent part, non pas des politiciens de carrière, ou des ambassadeurs galonnés, mais quelques hommes modestes, inconnus, quelques grands financiers, supérieurs, par leur conception large des actions sociales, aux politiciens orgueilleux qui se figurent, une fois ministres éphémères, gouverner le monde...

Un réseau bien organisé d'agences télégraphiques, avec des directeurs anglais, un solide bureau international d'informations économiques avec des consuls allemands, un groupement de directeurs français de banques d'émission, des informateurs Belges, Suisses ou Japonais, font un outil social vivant et agissant autrement puissant qu'un Parlement ou qu'une cour peuplée de courtisans.

Une grève venant à propos pour arrêter la construction d'un cuirassé, ou l'essor d'un port de commerce, un traité de commerce négocié au moment favorable, sont des manifestations inattendues de ces actions sociales d'origine occulte, qui n'étonnent que les profanes, car il existe des profanes à tous les degrés, même avec de beaux « décors » bien blancs.

Or, à toute époque, il a existé, non pas en « astral » mais bien sur notre plan physique, des hommes qui aspiraient à réaliser certaines réformes

sociales sans appartenir aux organismes visibles des sociétés.

Ces hommes, réunis en de petits groupes, créaient les outils variables avec le moment, le pays choisi et l'état des esprits à l'époque. Ils agissaient d'après une vieille science d'organisation sociale issue des anciens sanctuaires d'Égypte et conservée pieusement en certains centres dits « hermétiques ».

Les « Francs Juges » de Germanie, les « confréries de Maçons constructeurs de cathédrales », les Sociétés d'Alchimistes arabes ou chrétiens et une foule de groupes de ce genre, sont la manifestation de ces organismes sociaux peu connus parce qu'ils ne tenaient ni à la publicité, ni à la possession des honneurs terrestres, en ayant d'autres à leur disposition.

*
* *

Le Ciel n'a jamais abandonné la Terre. Dans chaque religion terrestre il existe des adeptes qui sont en communion directe avec l'au-delà.

Tel affreux mendiant de l'Islam est parvenu à l'*Istigheraq*, il « parle aux anges » et extérieurement il n'a pas de toit où reposer sa tête... C'est un adepte.

Tel pauvre moine, dans un couvent, est considéré comme « un peu fou » ; il n'a que sa robe de bure pour tout ornement, il n'a pas d'anneau d'améthyste, ni de costume de pourpre, mais « il parle directe-

ment aux anges... c'est un adepte. Tel brahmane de l'Inde est « Dwidja ». Il vit sur le double plan et il converse avec les anges, c'est un adepte...

Que l'Arabe parle de la « Baraka », que le chrétien parle de la Lumière de l'esprit, ou que l'Hindou invoque l'Amrita, s'ils se rencontrent, ils se salueront et se comprendront... mais jamais ils ne s'injurieront ni se croieront supérieurs ou plus saints l'un que l'autre... ce sont des adeptes...

Mais que, par contre, un missionnaire au cerveau farci de théologie rencontre un musulman non « Soufi » ou un dravidien hindou se prétendant au moins « Adibudha »... alors ce sera le beau tapage... ce sont des aveugles et des profanes.

« Le salut pour tous les humains dans tous les Plans », tel est le cri de l'adepte.

« Hors de moi pas de salut », tel est le cri des profanes et des profanateurs. Pardonnons-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

*
* *

Lorsque des réformes graves sont utiles dans une société, les adeptes choisissent les hommes et les instruments nécessaires à cette évolution. « Ils fabriquent » au moyen des organismes dont ils disposent ou qu'ils créent, les rouages nécessaires à l'existence momentanée ou durable du nouvel organisme social... puis ils le surveillent... de loin et lui laissent accomplir doucement son cycle.

La Franc-Maçonnerie est une de ces créations.

Elle a été constituée pour un triple but :

1° Comme conservatoire d'une tradition ;

2° Comme pépinière de recrutement pour d'autres sociétés ;

3° Comme outil d'action sociale.

Si l'on veut voir un peu clair dans cette question, il faut échapper à la tentation de faire l'histoire de la maçonnerie et de ses transformations... *après sa création*.

L'origine de la plupart des « Rites » actuellement en usage est obscure et souvent obscurcie à plaisir. Teder nous a montré dans son « Irrégularité du grand Orient de France » et de la Grande Loge d'Angleterre, les preuves historiques de notre assertion.

Ce qui est clair, le voici :

1° Une association catholique romaine de constructeurs est doucement envahie par des « non-ouvriers » ;

2° Elle se transforme brusquement en « loges » déistes mais protestantes, qui deviennent « antipapistes » ;

3° Elle groupe en une série de grades trois traditions bien nettes :

A. La tradition égyptienne et pythagoricienne avec les grades symboliques ;

B. La tradition de la Chevalerie chrétienne avec la Maçonnerie Rouge ;

C. La Tradition templière et antipapiste avec la Maçonnerie noire (Aréopages).

Enfin la tradition hermétique véritable dans les trois grades de direction.

Cette plante a-t-elle poussé toute seule ?

Quelqu'un ou quelques-uns ont-ils aidé à sa plantation et à sa croissance ?

La question est résumée dans ces deux assertions.

Avant la création officielle de la Franc-Maçonnerie, il existait des Sociétés d'initiation pythagoriciennes et néo-platoniciennes.

Il existait des Rose-Croix (des vrais).

L'Ordre du Temple vivait toujours.

Les Hermétistes voyageaient et se visitaient.

Or, tout cela a été réuni en un microcosme initiatique, renfermant, en quelques grades, tout ce qu'on pouvait exotériser de la tradition.

Un maçon a toujours été un aspirant adepte. Aucun n a été et ne sera « un véritable initié » s'il n'a pas « travaillé » dans une autre société.

C'est ce qu'ont très bien compris les premiers frères réunis dans les premiers convents quand ils se sont demandé : mais d'où sortons-nous ?

Quels sont les Supérieurs Inconnus qui nous ont créés?

Ces créateurs sont-ils demeurés cachés au milieu de nous ou agissent-ils ailleurs et en dehors de nous?

Telles sont les questions posées alors et non encore résolues aujourd'hui.

Une polémique récente s'efforce de les résoudre. Voyons comment :

*
* *

Un écrivain de talent et à la loyauté duquel nous avons toujours rendu hommage: M. Nicoullaud, pour appuyer sa thèse qu'il existe quelque part des groupements actionnés directement par le diable, a mis sur le tapis la question des « Supérieurs Inconnus ». Il se demande si ces êtres mystérieux ne seraient pas des invisibles agissant et se réunissant « en astral ».

La maison antimaçonnique concurrente l'a trouvée mauvaise. Elle a fait appel à un rédacteur aussi érudit que loyalement masqué. Il est inconnu, et, fier de son incognito, il injurie ses adversaires ; laissons-lui la joie d'être supérieur... au moins dans cette admirable attitude.

Sa thèse est difficile à préciser. Il m'a semblé comprendre que les « Supérieurs Inconnus » sont en définitive les membres du « rite rectifié » dont il est heureux d'avoir retrouvé en Suisse une loge encore un peu allumée et auquel il serait vraiment abominable qu'il n'appartînt pas.

Je suis étonné qu'un troisième écrivain ne vienne pas prétendre à son tour, et histoire en mains, que ces fameux Supérieurs Inconnus sont tout simplement... ces bons R. P. Jésuites qui ont aussi pris ce titre pour fabriquer un certain système de la

« Stricte Observance » dans lequel S. I. et S. J. avaient de singulières accointances.

*
* *

Quelle est donc mon opinion personnelle sur cette question ? Pour faire plaisir à M. Nicoullaud je dirai qu'en effet, certains mystiques ayant pris part à la création de la Maçonnerie comme certains des plus importants envoyés internationaux plus tard, entretenaient un commerce régulier avec l'invisible. Martines de Pasqually faisait des évocations. Willermoz aussi. Je n'ose citer mes études personnelles à ce sujet, mes deux volumes, l'un sur Claude de Saint-Martin, l'autre sur Martines de Pasqually (dont je suis le premier à avoir donné la manière exacte d'orthographier le nom), car il est convenu que je n'y entends rien.

Claude de Saint-Martin a fait peu de maçonnerie active, mais, dans ce peu d'action, il est toutefois l'auteur de la formule « Liberté, Egalité, Fraternité » ainsi que le montre Ragon. Sa formule a eu quelque succès si son auteur est demeuré par la suite « Un Inconnu ».

Je possède une foule de procès-verbaux des séances de communications entre les martinistes d'alors et les « Entités Actives » de l'Astral.

D'autre part, dans son admirable étude sur « Cagliostro », le Dr Marc Haven montre aussi le même fait à propos des « Loges Égyptiennes ».

Mais une lecture attentive de ces documents permet de se rendre compte d'un fait : c'est que, si les voix de l'invisible ont eu un rôle consultatif dans les actions des anciens Martinistes, elles n'ont pas eu le rôle d'agents directs, qu'on a tendance à leur donner.

Nous conclurons donc :

Certains des Supérieurs Inconnus fondateurs de la Franc-Maçonnerie des hauts grades, étaient des adeptes véritables en relation avec le plan invisible, mais ils gardaient, comme tout adepte, la liberté entière de leurs actions quand il s'agissait de créations se rapportant au plan physique lui-même.

Maintenant, toujours à notre avis et sous bénéfice d'inventaire, une fois la machine bâtie, le mouvement donné et l'organisme en action, les « Supérieurs Inconnus » ont eu grand soin de ne pas perdre leur temps à fréquenter les loges, chapitres ou aréopages qui se sont constitués, et les procès-verbaux de la correspondance échangée entre Cagliostro et le Grand-Orient à la veille de la Révolution sont suggestifs à ce point de vue... toujours personnel.

Pendant ce temps, le nom de Supérieur Inconnu devenait un titre de grade, comme le nom de Rose-Croix, et la Stricte Observance, comme les Martinistes contemporains, faisaient place à ce grade dans leur terminologie

Le véritable Rose-Croix ne porte pas ce titre. Il en a un autre et il n'aurait aucun nom qu'il pourrait reconnaître son frère immédiatement dans l'Univers

entier. Par contre, la quantité de Rose-Croix qui encombrent en ce moment les sociétés et les groupes mystiques est incommensurable.

De même les « Supérieurs Inconnus » n'ont jamais porté ce nom. Tous les mots de passe maçonniques sont hébreux, et cette langue était familière à tous les hermétistes du XVI^e siècle, ainsi que l'arabe, le latin et le grec.

Il restait donc assez de moyens de se nommer pour les adeptes sans aller chercher un titre dans une langue profane.

Le jour où des réalisateurs dignes de ce nom en viendront à considérer la maçonnerie comme encore utilisable, il est clair qu'on ne lui laissera pas son vieil habit du XVI^e siècle et son organisation inférieure à celle d'un État balkanique contemporain.

Le rituel serait transformé, le secret maçonnique mieux adapté au cerveau positif contemporain et l'horrible politique bannie des loges.

Il suffit de faire la liste des maçons considérés actuellement comme sachant quelque chose de la science maçonnique pour constater que, seuls, ceux qui ont passé par d'autres ordres initiatiques, ont été utiles à leurs frères. Que ces ordres soient des amis ou des ennemis de mes idées personnelles, cela importe peu ; je ne fais pas ici de sectarisme ridicule, je constate une chose que tout écrivain sérieux constatera avec moi. La Maçonnerie actuelle est incapable, seule, de faire des « initiés » même

dans la section élémentaire, et un théosophe, un spirite, un occultiste, et... bouchez-vous les oreilles, ô maçons réguliers... Un lecteur de la *Revue des Sociétés secrètes* en sait davantage sur le symbolisme maçonnique et les divers rites qu'un membre du Grand-Orient qui « ne compte plus ».

Tout écrivain sincère me donnera raison.

***

Ceux qui, sans être des Supérieurs Inconnus et sans chercher à accaparer un titre de ce genre, ont, une fois dans leur carrière, fait partie d'un véritable conseil de direction, patent ou occulte, savent parfaitement à quoi s'en tenir.

Si on offrait aujourd'hui à un réalisateur de cette classe la Franc-Maçonnerie actuelle avec ses rites plus réguliers les uns que les autres et sa masse de demi-instruits plus prétentieux que de vrais savants, il refuserait hardiment cet outil d'action sociale, qui n'a plus d'utilité que dans quelques coins de province. Un syndicat bien organisé vaut au moins deux loges, un journal hebdomadaire vaut quatre loges, un journal quotidien en vaut cent. Si donc un Supérieur Inconnu, ou un groupe de Supérieurs Inconnus, voulait organiser un moyen d'action efficace d'évolution sociale en vue d'un but déterminé, la Franc-Maçonnerie passerait, comme outil pratique, au quatrième rang. Elle est encore utilisable comme instrument d'action internationale, elle a presque

fini son règne comme outil d'action nationale.

A mesure que la Société évolue, de nouveaux organes sociaux se créent. Le pôle d'émotion des masses se déplace d'époque en époque, et ce qui agissait au XVIIIe siècle n'agira plus au XXe, surtout si l'on a la naïveté de conserver intactes les formules vieilles de deux siècles.

Un « Premier Paris » vaut aujourd'hui quelque chose, parce qu'il peut avoir une réaction au Parlement et à la Bourse; un discours pompeux de Vénérable ne vaut rien, parce qu'il n'a pas d'action sur les organes vitaux de la société.

En disant cela, j'oublie mes idées personnelles, mes études et mon amour des symboles maçonniques, je juge un moyen d'action comme un expert juge un objet ancien froidement mais sincèrement, et surtout avec l'habitude des réalisations pratiques et efficaces.

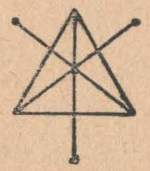
De tout cela il résulte que, si les Supérieurs Inconnus existent encore aujourd'hui dans le plan physique, ils ne perdront pas leur temps à aller pérorer dans des Loges, surtout en France. Ils y enverront des sous-ordres et se tiendront au courant des travaux accomplis.

Au XVIIIe siècle la Loge était le guide secret de l'opinion. Au XXe siècle la Loge est le reflet de cette opinion entièrement soumise à l'action de la Presse.

Que des écrivains cléricaux passent leur temps à disséquer les discours prononcés dans lesdites Loges, qu'ils aient même la naïveté de faire appel,

pour leurs polémiques, à des maçons déguisés en « Sphynx » à pattes de canards, cela les regarde. Mais ce qui doit amuser follement les Supérieurs Inconnus, entre deux consultations des budgets internationaux de publicité, c'est la prétention de leurs anciens délégués du XVIIIe siècle de vouloir être encore pour quelque chose dans le maniement des outils sociaux actuels et de vouloir jouer dans le monde profane ce grade de trente-deuxième Écossais. auquel les maçons ne comprennent plus rien, depuis Esdras jusqu'à Malachias. A bon entendeur salut!!!

PAPUS.



Gauserie Initiatique

La Parole Secrète et le Féminisme Esotérique

L'évolution de l'Idée religieuse a des phases masculines et des phases féminines, et chacune de ces phases marque un cycle dans le cercle tracé autour de la Sagesse que l'intelligence humaine, se faisant rayonnement, doit gagner, conquérir, et marquer d'un âge nouveau.

Eh ! bien, le *Mythe* est précisément le lien unissant très intimement la Pensée humaine à la Pensée divine, parce que, rapprochée de sa source, cette Pensée en jaillit plus pure et plus forte, réverbérant dans ses ondes l'ombre des lois éternelles, reflétant Dieu. C'est ainsi que l'ère de la Femme, de sa suprématie sacerdotale, s'illumine coup sur coup de ceux frappés à l'image du culte des déesses-Mères où passe la révélation primordiale, détournée de sa route par le débordement des passions sortant de l'humanité, qui, à son aurore, portée, guidée par les Puissances supérieures, c'est-à-dire vers la Parole secrète, vers laquelle viennent converger et se nouer

toutes les unités suprêmes nées de la polarisation de l'Absolu.

Sans nul doute, c'est en perdant de vue l'Unité Primordiale de la Parole secrète que le Monde est tombé de degré en degré dans les désordres moraux du panthéisme. Rien ne l'indique mieux, vous allez le voir, que le récit suivant détaché des grands Mystères d'Isis pour *Mysteria :*

« Le monde naît. Isis, la Sagesse divine de cette aurore, écrit la Parole divine ; mais Typhon, la forme d'ombre des convulsions épiques, se retourne irrité comme Achille pris aux cheveux par Minerve ; il efface la Parole à mesure qu'Isis l'écrit. Le Mal défie le Bien, et la lutte commence. Laquelle ? — Je viens de vous le dire :

Celle qui plane, frissonne, part, descend s'engloutit en bas en l'action grinçante sous les chaînes de l'effort, en haut, dans les lueurs inconnues qui font frémir éperduement la terrestre sphère.

Vous voyez que la formation de la donnée traditionnelle d'un monde combiné par la Sagesse pour la Beauté, et déformé par cette Force jalouse et égoïste qui si vite se montre par Typhon faisant signe à Lucifer, cette allégorie, dis-je, est la base même du mythe isiaque.

Mais, ne l'oubliez pas, ne l'oubliez jamais, le monde de l'Amour, de la Paix, doit vaincre la force opposée, le monde de la haine, le monde de la guerre, à l'exemple de Judith victorieuse d'Olopherne.

C'est de la sorte qu'Isis, approchant de l'adepte, lui disait : « Me reconnaissez-vous ? »

« Vous êtes la lumière de mon âme, je le sais, » répondait l'Initié.

A partir de ce moment, l'allaitement sublime commençait. Certes rien de plus prodigieux, de plus digne d'attention que ce point d'intersection universelle de la Volonté de Dieu et de la Volonté de l'homme, ouvrant sur les cimes les voies de l'humanité psychique. Sans nul doute, cette admirable création des mystères sert de support à travers les épreuves de toute nature à l'humanité spirituelle. Oui, tout ce chaos de crimes et de vices, de misères et de démences, de l'Humanité matérielle, a pour raison d'être l'apparition splendide d'une autre humanité, d'une humanité meilleure. On la sent déjà dans les mystères communiquer au Monde on ne sait quelle oscillation énorme, quelle émotion sainte des vérités spirituelles qui portent dans leur vaste lumière, au sommet du mythe dévoilé, la vertu de la Parole opérant la reconstruction morale de l'Humanité. Comment ? En épanouissant l'humain dans le divin, qui a pour but l'Infini.

Voilà ce que j'ai voulu vous faire voir, en indiquant dans ces quelques mots, de l'intérieur à l'extérieur, les concordances et les coïncidences d'une page de l'immense épopée isiaque et de la Tradition occulte du Féminisme dont la renaissance est liée à la résurrection, à la vie, de cette *Initiation personnelle qui* s'approche du ciel en projetant au

sommet du Mystère dévoilé la lumière du soulèvement spirituel que vous réclamez tous.

O. DE BEZOBRAZOW,
Fondatrice-directrice de *la Propagande Initiatrice du Féminisme Esotérique*.

N. B. — Dans le courant de la la saison d'hiver, Mme de Bezobrazow fera une série de causeries initiatiques dans les principaux centres du littoral, pour les réunions de la Propagande Initiatrice qui auront lieu en mai et juin à Paris, Hôtel des Sociétés Savantes.

Pour tous renseignements, demandes de brochures, adhésions, etc., etc., s'adresser à Mme Chauvel de Chauvigny, 17, rue du Val-de-Grâce, à Paris, secrétaire générale de la Propagande, ou à la librairie du *Progrès de Paris*, organe officiel de l'Œuvre, 52 *bis*, quai des Grands-Augustins.

EROS CRÉATEUR

Pourquoi l'amour est-il le plus impérieux et le plus universel de tous les sentiments ? Pourquoi, alors que les animaux ne l'éprouvent qu'à des époques fixes, l'homme se trouve-t-il constamment sous son emprise? En d'autres termes, qu'est-ce qui constitue, aux yeux de l'homme, la raison d'être essentielle de l'amour ? C'est ce qu'il me faut rechercher ici.

En premier lieu, je déclare que c'est notre imperfection qui nous incite à l'amour. En effet, l'homme, le mâle, ne représente que la moitié de l'humanité, l'autre moitié étant représentée par la femme. Ces deux moitiés sont donc fatalement entraînées à la rencontre l'une de l'autre, à seule fin qu'elles puissent retrouver dans cette réunion passagère l'intégrité et la plénitude de l'être primitif. Et ainsi la force mâle s'unit à la douceur femelle, l'esprit pénètre et parachève la forme, et les deux serpents s'enroulent harmonieusement autour du grand Caducée divin. Voilà le mystère que nous prêche Hermès, et qui se nomme simplement « la loi du complémentarisme ».

En second lieu, l'amour ne peut se concevoir autrement que comme la restriction volontaire de la conscience et de toutes les puissances de l'âme dans les limites mêmes de l'objet aimé. Il y a donc de la part des amants abstraction complète d'avec le monde extérieur.

Oh ! comme, ensevelis dans leur amour profonde,
Ils oubliaient le jour, et la nuit, et le monde !
C'est ainsi qu'un nocher, sur les flots écumeux,
Prend l'oubli de la terre à regarder les cieux.

MUSSET.

Ils font table rase de l'Univers entier ; ils s'en isolent par un oubli spontané et sans réserve ; ils engendrent autour d'eux un vide parfait, et c'est dans ce vide idéal, mais réel, qu'ils affirment solennellement leur rôle créateur et l'auguste suffisance du moment présent ; c'est dans ce cercle magique que les deux pôles du binaire se fusionnent pour enfanter le triangle sacré. Oui, il faut bien le reconnaître, accomplir l'œuvre d'amour et créer le monde sont une même chose. L'œuvre sainte de la création est œuvre d'amour. Et ce que le Verbe tout-puissant perpètre dans l'obscurité de la nuit divine, l'homme perpètre également dans l'isolement mystérieux où l'a plongé le délire sexuel. Et toute la femme se trouve érotiquement transposée sur le plan cosmogonique :

Cheveux bleu, pavillon de ténèbres tendus,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond !

BAUDELAIRE.

L'amant est le Dieu, le Théurge, qui évoque du fond des ténèbres la lumière de la Beauté ; qui fait sourdre de l'abîme de l'âme l'eau primitive du Désir ; qui fait resplendir dans le ciel des prunelles mourantes le soleil de la Joie et les étoiles de l'Extase ; qui remplit d'éclairs, d'oracles et de cris prophétiques le temple du cœur ; et qui imprime son rythme frémissant au monde qu'il anime ! Œuvre sublime, où le plaisir et la douleur se confondent ; où les soupirs et les sanglots de la créature ne sont qu'une hymne de reconnaissance envers le Créateur ; où le servage et la liberté s'identifient ; où la guérison va de pair avec la blessure ; où la mort même est l'efflorescence transcendante et le point culminant de la vie !

Ainsi l'incessant besoin d'aimer, qui fait le fond de notre nature, est le signe évident de notre essence divine. Et comme nous éprouvons l'invincible nécessité de retremper dans le sommeil nos corps fatigués, de même aussi nous sentons la nécessité inéluctable de revenir à cet état supérieur dont tous les êtres ont l'intuition innée et comme une indéfectible réminiscence. Cet état supérieur, où l'homme ne se distingue pas d'avec Dieu, c'est l'Amour triomphant qui nous en ouvre les portes.

Karl Nissa.

Le Spiritisme à l'Académie des Sciences

Notre numéro de février était tiré quand nous avons reçu la communication de l'ami Darget.

C'est avec plaisir que nous en donnons connaissance à os lecteurs et Amis de tous les pays du monde :

9 février 1914.

Le Commandant Darget à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences

« Monsieur le Secrétaire perpétuel,

J'ai l'honneur de vous adresser, pour être présenté à l'Académie des Sciences, le présent mémoire sur le Spiritisme et ses effets sur les plaques photographiques.

Cette science est maintenant assez adulte, et elle a donné suffisamment de preuves de sa réalité pour que l'Académie veuille bien la prendre en considération.

Après vous avoir déjà envoyé, depuis 1898 jusqu'à ce jour, dix rapports et des photographies donnant la preuve réelle et visible que l'homme, l'animal, la plante et certains minéraux, si ce n'est

tous, possédaient un fluide vital, un rayonnement, une radio-activité qui influençaient les plaques photographiques et y marquaient des empreintes, des traces, des effluves qui étaient en rapport avec la qualité et l'intensité du fluide qui les frappait, je viens présenter à l'Académie des photographies d'une nature particulière et que je dénomme Photographies Spirites.

Vous avez déjà reçu mes mémoires successifs traitant de la photographie du fluide vital, de la pensée, des sentiments, des maladies et en dernier lieu des rayons V proprement dits. Vous avez également reçu de mes clichés colorés par le fluide vital de toutes les couleurs du spectre solaire, découverte que j'avais faite en 1897; c'est-à-dire bien avant la découverte de ce qu'on a appelé la Photographie des couleurs.

Et maintenant, poursuivant toujours mes travaux photographiques, j'ai fait des expériences sur les chromolithographies appliquées sur les plaques qui sont ensuite entourées de papier noir.

Or ces chromos de toutes couleurs n'ont impressionné des plaques, en positif et en négatif, d'une façon semblable, qu'avec de l'encre ordinaire, ou avec des caractère imprimés, ou avec des crayons de différentes couleurs.

Déjà, pendant les années 1908 et 1909, vous aviez chargé M. d'Arsonval de faire successivement quatre rapports de mes mémoires successifs, rapports qui n'ont jamais été faits.

Le 23 juillet 1912, vous m'avez informé qu'à la séance du 6 mai, l'examen de ma découverte avait été renvoyée à une Commission composée de MM. d'Arsonval et Dastre, et je suis heureux de vous remercier à ce sujet.

Mais il est une chose qui est considérablement en retard; c'est la décision de la Commission que vous avez chargée d'examiner mes travaux que je viens d'énumérer pour en démontrer l'importance.

Donc, en dehors de ma nouvelle présentation je viens vous prier de faire décider par la Commission: 1. Si le fluide vital existe; 2. Si mes photographies démontrent ou non qu'il peut être photographié.

Mon rayonnement humain n'est en réalité que le fluide magnétique universellement connu de Mesmer qui, depuis plus de cent ans, attend son admission à l'Académie. Ma découverte a consisté seulement à prouver son existence par la photographie, puisque les effluves en restent visibles à l'état permanent.

Après ce préambule qui m'a paru nécessaire pour mieux faire comprendre ce qui suit, je viens vous présenter, à l'effet d'être examiné par l'Académie, ce dont je vous ai parlé en commençant, c'est-à-dire quelques-unes de mes photographies spirites.

Un fluide magnétique émis par l'être humain et principalement par les personnes qu'on désigne sous

la dénomination de médiums, est un agent dont peuvent se servir des forces intelligentes, extérieures à l'humanité, pour nous mettre en communication avec ce qu'on appelle l'au-delà de la vie terrestre.

De nombreux savants, dans tous les pays et dans toutes les branches de la science ont reconnu l'existence de ces forces.

Il leur manque la sanction de la science officielle, c'est-à-dire la sanction des corps constitués en Académies scientifiques. Il appartient à l'Académie des sciences de Paris d'être la première à faire connaissance avec ce problème qu'on appelle le merveilleux et qui n'est que de l'insuffisamment connu.

Des manifestations de toute nature, telles que des déplacements d'objets sans contact, semblables à ceux que M. d'Arsonval a observés à l'Institut général psychologique, en présence de plusieurs témoins sont relatées dans le rapport de M. Courtier, auquel l'Académie vient de décerner, pour ce motif, une portion du prix Fanny Emden.

La voyance à distance de certains médiums de faits qui se passent dans un lieu éloigné, la voyance de médiums qui disent apercevoir des personnes mortes et les décrivent sans les avoir jamais connues ; l'écriture et la signature des décédés obtenues sur des feuilles de papier placées dans les boîtes scellées, en présence de plusieurs témoins semblent prouver qu'il y a communication entre le monde visible et le monde invisible.

Il est nécessaire que la science étudie ces faits ;

vouloir les nier sans les avoir vus est semblable à un juge qui voudrait rendre un arrêt sans lire les pièces du procès.

D'ailleurs, toutes les religions sont fondées sur cette communication ; c'est leur raison d'être. Mais les religions ne donnent que la foi, c'est-à-dire la croyance forte, vague ou nulle, dans la possibilité de ce contact, tandis que les phénomènes du spiritisme donnent la certitude. La distance entre ces deux termes est considérable.

Depuis l'ombre de Samuel apparaissant à Saül jusqu'aux visions de Jeanne d'Arc, en passant par le démon de Socrate et l'Egérie du fondateur de Rome, la croyance en les phénomènes dénommés à tort « miracle » s'est considérablement émoussée.

Cependant nos médiums contemporains réalisent les mêmes phénomènes, donnant la certitude à ceux qui veulent les étudier que ceux relatés dans les religions et des traditions léguées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, peuvent exister.

A l'heure présente, une multitude de personnes honorables, d'une sagacité et d'un savoir connus, les affirment après les avoirs vus.

C'est pour cela que je convie l'Académie à les voir pour qu'elle donne ensuite son opinion.

Le fait le plus important de la réalité de ces phénomènes, est que certains peuvent être photographiés et laisser une trace indéniable sur la couche sensible d'une plaque. Toutes les objections disparaissent

devant cette réalité brutale. C'est le plus sûr garant que l'on puisse fournir.

Quant à ceux qui ne peuvent pas être photographiés, je n'ai eu qu'à m'en rapporter à M. Boirac à qui, en 1912, l'Académie a accordé une portion du prix Fanny Emden pour son rapport sur « la Psychologie inconnue », qui n'est que l'antichambre du Spiritisme. Maintenant il va plus loin, car il vient de m'écrire :

« Il est prouvé par les tables tournantes qu'elles font des réponses intelligibles aux questions qu'on leur pose ; il est certain, il est prouvé que certains individus, ceux que l'on appelle des médiums, peuvent écrire, parler, agir, sans avoir conscience de faire, par eux-mêmes, ce qu'il font, exactement comme s'ils étaient les instruments de personnalités étrangères. Tous ces faits sont amplement établis, et il n'y a que les ignorants qui les nient. »

Pour ce qui est de la photographie d'un esprit, c'est-à-dire du fantôme d'un homme qui a vécu, lequel donne le portrait de l'individu ayant existé sur cette terre, qu'on reconnaît, qui lui dit qu'il est bien le même, et qu'il continue à vivre dans l'au-delà avec toute son intelligence, ayant la même conscience de son impérissable moi, et qu'il vient en donner la preuve sur la plaque sensible, je dis qu'une telle preuve, si elle ne convainc pas les savants officiels, doit tout au moins les inciter à prêter quelque attention à ceux qui l'ont obtenue et qui l'affirment.

Entre un homme qui affirme ce qu'il a vu et

celui qui nie sans avoir vu, auquel doit-on donner raison ? Des hommes illustres tels que Crookes, Zœlner, Aksakoff, Russel Wallace, Lombroso, Olivier-Lodge, et bien d'autres ont obtenu des photographies de fantômes avant moi avec l'appareil ; mais les miennes sont d'une autre nature, en ce sens qu'elles sont le produit de la magnétisation directe de mes plaques, et que je les obtiens sans appareil.

Elles dérivent de mes précédentes découvertes sur les rayons V.

Elles ont un caractère de vérité tel qu'il est impossible de les imiter.

D'ailleurs, les unes et les autres, avec ou sans appareil, aboutissent à la même conclusion que je formule ainsi qu'il suit :

« Le Spiritisme est une science positive qui donne « les preuves matérielles et palpables de l'existence « de l'âme et de sa survivance au corps.

« Il détruit les assertions des matérialistes en « démontrant, par la méthode expérimentale, la réa- « lité d'un principe intelligent indépendant de la « matière.

« Il détruit la superstition en faisant rentrer les « faits considérés à tort comme merveilleux, dans le « cadre des lois naturelles.

* * *

« En supposant que vous ne vouliez pas aller si loin « que ma formule, je dirai que mes photographies

« que j'ai dénommé *Spirites*, portent des empreintes « des figures d'hommes ou d'animaux, ou encore « des écritures, qui ne peuvent avoir été créées ou « dessinées sur mes clichés que par une intelli- « gence extérieure : c'est-à-dire de la même nature « que les personnalités étrangères dont vient de « parler M. Boirac.

« Si M. Boirac revient sous ma plume, c'est parce « qu'il a une situation prépondérante dans l'Univer- « sité, qu'il est des vôtres. Sans cela, je citerai, en « premier lieu, pour l'étude des phénomènes, le « fondateur de la science spirite, Allan Kardec, « et en deuxième lieu, M. Delanne dans son œuvre « magistrale, *les Apparitions matérialisées des vi- « vants et des morts.*

« Dans le cas où les spirites, qui sont légion « dans tous les pays du monde, se tromperaient « quant aux explications qu'ils peuvent donner de « ces phénomènes, il appartient à la science dont « l'Académie est la représentation la plus en vue, de « les étudier. »

Et je termine en vous citant la parole de Victor Hugo :

« Éviter le phénomène spirite, ne pas lui accorder « l'attention à laquelle il a droit, lui tourner le dos « en riant, c'est faire banqueroute à la science et à « la vérité. »

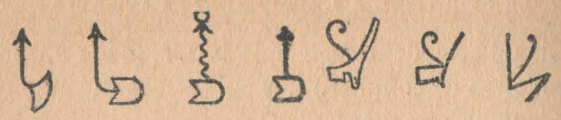
Et la Parole de Crookes :

« Je ne dis pas que cela est possible, mais que « cela est. Passer ces phénomènes sous silence, se-

« rait un acte de lâcheté que je n'éprouve aucune « tentation de commettre. »

« Je vous prie d'agréer, etc...

Commandant DARGET. »



Balancements et Mouvements divers dans les Rites Magiques et Religieux

Le balancement, nous dit Frazer, a été employé comme rite religieux ou plutôt magique en diverses régions, mais il ne semble pas qu'on puisse l'expliquer partout de la même façon.

Les Lithuaniens de Russie ont encore l'habitude de se balancer pour faire pousser les récoltes. Au printemps et au début de l'été, depuis Pâques jusqu'à la Saint-Jean (solstice d'été), tout paysan lithuanien emploie ses loisirs à se balancer ; il croit que plus il se balancera haut, plus les tiges de lin seront hautes. Dans l'Inde, les Brahmanes devaient se balancer, tandis que le « Seigneur des armées célestes », debout sur un pied, les surveillait. Conformément aux principes de la magie sympathique ou initiative, on peut croire que plus le prêtre se balançait haut, plus les tiges de riz devaient être hautes (1). Les Siamois, les Buginèses et les macassars de Célèbes ont les mêmes coutumes. Les Dayaks de Sarawak

(1) Frazer, *Le Rameau d'Or*.

célèbrent une fête, à la fin de la moisson, pour empêcher la récolte du riz de pourrir. A cette occasion, beaucoup de vieilles femmes se balancent sur une balançoire rudimentaire suspendue aux poutres de leur maison. Un voyageur rapporte qu'il a vu à Sarawak beaucoup de balançoires très hautes, sur chacune desquelles étaient montés dix ou douze Dayaks : ils se balançaient en chantant, sur un mode funèbre et monotone, une invocation aux esprits, auxquels ils demandaient une bonne récolte de sagou et de fruits ainsi qu'une bonne saison de pêche.

Les habitants de l'île de Bengkalis (Indes orientales) célèbrent des cérémonies compliquées et coûteuses pour obtenir une bonne pêche. Parmi ces cérémonies, il en est une qui nous intéresse ici... Une prêtresse héréditaire, qui porte le titre royal de Djindjiang Rajah, se met elle-même, en respirant de la fumée d'encens, dans un état d'inspiration divine. Quatre suivantes la conduisent alors à une balançoire toute recouverte d'étoffe jaune et garnie de clochettes d'or. Elle s'assied, tandis que les clochettes tintent ; puis, tout en se balançant, elle invoque dans une langue inconnue chacun des seize esprits qui président à la pêche.

Pour faire bonne chasse, les Indiens Dénés du Nord-Ouest de l'Amérique exécutent un rite, qu'ils appellent : « le jeune homme balancé ou attaché ». Ils ligottent un homme, le suspendent par la tête et les pieds au plafond d'une hutte, puis le balancent. Nous voyons que certains peuples pratiquent le ba-

lancement pour avoir abondance de poisson et de gibier, comme d'autres pour obtenir une bonne récolte. Les uns et les autres semblent donc croire que ce rite assure la fécondité dans le règne animal comme dans le règne végétal.

Hamilton rapporte qu'à Karwar, sur la côte ouest de l'Inde, on célébrait jadis, vers la fin de mai ou le commencement de juin, une fête en l'honneur des dieux infernaux pendant laquelle se faisait « une conjuration pour savoir le sort de la future récolte ». Des hommes étaient suspendus par des crocs enfoncés dans la chair de leur dos à l'extrémité de longues perches ; on les promenait ainsi, pendant plus d'un mille, à travers les champs labourés, d'un bocage sacré à l'autre ; en avant marchait une jeune fille qui portait sur sa tête un pot-au-feu. Lorsqu'on était arrivé au second bois sacré, on décrochait les hommes ; la jeune fille était prise de la frénésie prophétique si fréquente en pareil cas, et elle révélait aux prêtres ce que les dieux de la terre lui inspiraient. Dans chacun des deux bois sacrés, il y avait une pierre noire, informe, sur laquelle des taches rouges représentaient des yeux, une bouche, des oreilles : c'était probablement l'image de la divinité du lieu.

Cette coutume de se suspendre par des crocs pour se balancer, que les Hindous appellent *Churuk-Puja*, est parfois pratiquée dans le but d'apaiser les démons. Des indigènes du Santal demandèrent à M. V. Ball la permission de se livrer à cet exercice, parce que leurs femmes et leurs enfants étaient malades et

parce que leur bétail était dévoré par les bêtes fauves ; ils croyaient que tous ces malheurs fondaient sur eux parce qu'ils n'avaient pas apaisé les esprits malfaisants. Ces mêmes indigènes célèbrent en février une fête moins barbare. Huit hommes assis sur des chaises se balancent en cercle autour d'un poteau, comme font les enfants sur les chevaux de bois dans les fêtes populaires. En mars, les Hindous célèbrent une fête en l'honneur de Krishna ; l'image du dieu est placée sur un siège que l'on balance doucement à l'aube, à midi, au coucher du soleil. Dans le Rig-Véda, le soleil est appelé « la balançoire dorée du ciel » ; cette métaphore nous aide à comprendre une cérémonie de l'Inde Védique. Un prêtre s'asseyait dans une balançoire et touchait, de sa main droite étendue, à la fois le sol et le siège de la balançoire. Ce faisant, il disait : « Le grand seigneur s'est uni à la grande dame ; le dieu s'est uni à la déesse. »

A Tengaoeng (Bornéo oriental), c'est en se balançant que les prêtres et les prêtresses reçoivent l'inspiration divine. Dans cette position, ils se croient mieux placés pour saisir le souffle divin. Une des extrémités de la planche sur laquelle les prêtres s'asseoient pour se balancer est grossièrement sculptée en forme de tête de crocodile ; celle des prêtresses représente une tête de serpent.

Le balancement est de même employé pour la guérison des malades ; ce n'est pas le malade qui se balance, c'est le docteur. Dans le Nord de Bornéo,

les médecins Dayaks font parfois placer une balançoire devant la maison d'un malade; ils s'y balancent dans l'espoir de frapper, chasser, repousser la maladie. Car la maladie rôde dans le voisinage du malade, et ils croient qu'en s'agitant dans l'air ils la heurteront assez fort pour l'envoyer bien loin. A Tengaoeng, que nous citons plus haut, un voyageur assista à une cérémonie, dont le but était l'expulsion d'un esprit malfaisant; le balancement y jouait un grand rôle. Quatre hommes revêtus de chemises bleues parsemées d'étoiles et portant des couronnes de drap rouge garnies de perles et de clochettes cherchèrent, en rampant partout, où était le diable; puis trois hideuses vieilles en jupon rouge furent amenées en grande pompe, portées sur les épaules des Malais; elles s'installèrent, au milieu d'un silence solennel, sur une balançoire dont les extrémités représentaient la tête et la queue d'un crocodile. Tous les spectateurs, auxquels la cérémonie inspirait une crainte respectueuse, étaient muets; l'affaire était pour eux des plus sérieuses. Les vénérables matrones se balancèrent doucement, tout en s'éventant d'un air languissant avec des éventails chinois en papier. Après s'être ainsi balancées, les trois vieilles et trois jeunes filles lancèrent des flèches enflammées sur une sorte d'autel fait en feuilles de bananier, en maïs et en gazon. La déroute du démon fut dès lors complète.

La fête des balançoires que les Athéniens célébraient une fois par an était considérée comme un

rite expiatoire d'un ou de plusieurs suicides par pendaison. Cette opinion est fortement corroborée par un passage de Varron, d'après lequel il était défendu par la loi de rendre les devoirs funéraires à ceux qui s'étaient pendus; mais, en leur honneur, on balançait des images, pour reproduire le genre de mort qu'ils avaient choisi. La légende athénienne rattachait la fête des balançoires au mythe de Bacchus, et les Athéniens offraient les prémices des vendanges à Erigone et à Icarius; ce rite du balancement n'était pas sans rapport avec la croissance des récoltes.

Dans l'île de Karpathos (Archipel) les villageois de nos jours s'assemblent en un lieu fixé d'avance, les quatre dimanches avant Pâques. Une balançoire est dressée, les femmes s'y balancent successivement, en chantant une cantilène funèbre semblable à celle qu'elles chantent pendant la nuit du Vendredi saint autour des tombeaux du Christ représentés dans les églises. Le jour de Noël, les jeunes paysannes de la Calabre attachent des cordes aux anneaux de fer dont sont garnis les plafonds de leurs maisons, et se balancent en chantant. Ce n'est pas seulement un jeu pour elles, c'est aussi un acte de dévotion. La date de cette fête, Noël, qui correspond au solstice d'hiver fait supposer qu'en Calabre comme en Esthonie, c'était peut-être un rite magique destiné à aider le soleil dans sa course.

LES DERVICHES TOURNEURS

Il y eut, au XIII[e] siècle, à la cour d'Iconium (Konia)

une brillante effervescence des lettres et des arts, de la civilisation et des intelligences. Les poètes néo-persans, surtout Firdousi, le génial auteur du Chah-Nameh (*Livre des Rois*), y eurent de magnifiques échos ; Firdouzi ou Fridoucy est le grand poète épique de la Perse. Il s'appelait de son vrai nom Aboul-Oaçim-Mansour, et ce fut le sultan Mahmoud-el-Ghasnevide qui le surnomma le Paradisiaque (Firdousi), tant ses vers enthousiasmèrent ce souverain. Il était né en 940 de notre ère et mourut en 1021.

Les princes d'Iconium eux-mêmes furent les promoteurs de ce courant et ils contribuèrent à l'élargissement des horizons intellectuels de leur pays lorsqu'ils y laissèrent pénétrer les doctrines qui, comme l'a bien indiqué M. Huart, « entraient sous l'étiquette musulmane et sous des tendances mystiques d'enseignement purement moral, étranger à toute révélation ». On verra plus loin comment les derviches tourneurs, si inexactement jugés par ceux qui ne les ont observés qu'en curieux, s'introduisirent à Konia, et à qui ils durent leur règle et leurs rites. Ils appartenaient à ces ordres religieux nés dans l'Asie centrale sous l'impulsion des sages qui ont demandé le bonheur à l'oubli des maux de la vie, au stoïcisme ou à l'indifférence, au mépris de toute richesse, au dédain de toute souffrance, à la répudiation de toute ambition et au vœu d'absolue et perpétuelle pauvreté. Leur nom même avait cette signification (*derviche* veut dire *pauvre*, en persan);

ils abdiquaient toute volonté personnelle, habitant en communauté dans leur *tekkié* ou *changâh* (couvents), obéissant en tout à leur chef, *cheik* ou *pir*, qui était tout simplement le plus ancien d'entre eux ayant sur les autres les droits du patriarche. Leurs pratiques se réduisaient à des assemblées, des prières, des danses, des mortifications, des châtiments corporels que chacun s'infligeait. Ces pratiques étaient d'ailleurs si anciennes qu'il eût été impossible de dire qui en furent les premiers initiateurs. Venaient-elles des temps antérieurs à l'histoire? Se trouvaient-elles implicitement ou formellement exprimées et déterminées dans les codes de religions, tels que le Coran? Quoi qu'il en soit, les hommes les plus vertueux, les plus pieux, les plus éminents en savoir et en pensée s'y associaient. Des différences entre les ordres, au point de vue de la conception de leur but et des voies pour l'atteindre, firent qu'à diverses époques il se détacha des groupes certains membres qui, croyant respectivement perfectionner la doctrine, se revêtirent d'un nom nouveau, tels les Bertamis en 874 de notre ère, les Kadris en 1165, les Roufagis en 1182, les Mevlevis en 1273, les Nakchibendis en 1319, les Bektachis en 1357, les Rouschenis en 1533, les Schemsis en 1601, les Djmalis en 1750. Parmi tous, les Mevlevis ou Derviches tourneurs se signalèrent à l'attention. Et il n'en pouvait être autrement, puisque la source même de leurs dogmes était sainte non seulement à leurs yeux, mais aussi de

l'avis de tous les autres croyants, car Djellal-Eddin-Roumi, leur fondateur, fut à la fois le plus grand poète mystique de la Perse et le plus étonnant de ses thaumaturges. Son action, incontestablement immense sur ses disciples, jeta, pourrait-on dire, des racines si profondes dans les âmes que, même jusqu'à ce jour, les fruits et les fleurs de ses enseignements n'ont, quoiqu'il soit mort depuis sept siècles, rien perdu de leur beauté, de leur fraîcheur et de leur parfum. « L'âme, disait-il dans un de ses poèmes, peut demeurer éternellement jeune et forte, même quand le corps est écrasé par le poids de l'âge. » Et ce fut ce qui se passa pour ses leçons. Les siècles n'ont pas eu de prise sur elles. Djellal-Eddin-Roumi (son surnom *Roumi* veut dire Grec). Ses poèmes, nous dit C. Simond, ont été réunis en un (Diwân) et traduits en partie en vers allemands par Rosenzweig. Nous ne croyons pas qu'il en existe une traduction française. Son principal ouvrage, le *Mesnevi*, poème moral et allégorique où se trouve exposée la doctrine des Derviches tourneurs, comprend quarante mille strophes ; ce chef-d'œuvre poétique, le plus admiré après le *Chah-nameh*, prêche le *soufisme*, c'est-à-dire la doctrine du panthéisme parfait, l'universelle émanation de la lumière éternelle et incréée, l'union avec Dieu dans la voie de la contemplation par l'indifférence à toute forme extérieure et par l'anéantissement du moi. Ce panthéisme n'est nullement ascétique, mais jaillit du cœur comme un hymne de joie et absorbe en lui dans ses transports

enivrants provoqués par ce frémissement de la danse tout ce qui est souverainement beau. Et c'est cette ivresse de la contemplation qui se traduit dans les effusions lyriques de Djellal-Eddin, le mystique le plus séduisant, le plus digne d'amour qui ait jamais paru sur la terre.

Djélâl-eddin-Roûmi est le prophète du panthéisme oriental ou, comme l'appellent souvent les Persans, « le Rossignol de la vie contemplative » ; il naquit à Balkh, dans l'Asie centrale, non loin des rives de l'Oxus, le 6 Rébi 1er 604 (30 septembre 1207). La légende prétend que déjà, à l'âge de cinq ans, il jeûnait trois ou quatre jours de suite. Quoi qu'il en soit, il était formé à une rude école par son père Béha-eddin, qui a laissé, dans le monde musulman, la réputation d'un saint. A quatorze ans, son père l'emmenait avec lui faire le pèlerinage de la Mecque, et c'est à son retour de ce pieux voyage qu'Ala-eddin-Kobad les fit venir tous deux à Konia. Beha-eddin mourut dans cette ville en 631 (1233-34), pendant le long règne d'Ala-eddin. Quant à Djelal-eddin Roûmi, c'est en 672 (1273-74) qu'il rendit son âme à Dieu, après avoir laissé à la littérature persane deux chefs-d'œuvre, le *Mesnèvi*, ou poème rimé deux à deux, et son *Diwân*, ou recueil de poésies diverses.

Si Béha-eddin avait de bonne heure habitué son fils à des pratiques dévotes et à des contemplations mystiques, c'est néanmoins à un autre personnage que le rattache sa filiation mystique : c'est à Chems-

eddin Tebrizi, dont le tombeau est encore vénéré à Konia. Il y a de nombreuses versions, toutes légendaires, sur l'épisode de la rencontre de Chems-eddin Tebrizi et de Djélal-eddin : nous n'en retiendrons, pour l'histoire, que ce seul fait, c'est que cette rencontre eut lieu à Konia même, à une époque où déjà Djélâl-eddin jouissait de la plus haute réputation de sainteté. L'auteur du *Mesnevi* était rompu depuis longtemps aux obscurités de la philosophie mystique de la Perse, lorsque la connaissance qu'il fit de Chems-eddin donna une forme définitive à sa doctrine, et surtout aux pratiques de dévotion qui en sont, pour des yeux étrangers, la forme la plus apparente, c'est-à-dire cette pratique bizarre qui a valu un renom universel aux élèves du grand saint de Konia, les derwiches tourneurs.

L'Européen qui voyage en Orient, soi-disant pour s'instruire, et en réalité à la poursuite de sensations pittoresques qu'il ne trouve plus dans un continent uniformisé et vieilli, ne connaît guère de ce religieux que les séances de valses à six pas qu'ils ont accoutumé de donner au public, deux fois par semaine. Il paraîtra toujours étrange que des religieux cherchent une inspiration divine dans l'étourdissement produit par un tournoiement continu ; mais, si l'on songe que certaines sectes chrétiennes, comme les *shakers*, n'ont pas hésité à chercher cette inspiration dans un tremblement et des agitations ; que les confréries musulmanes, devenues si puissantes dans le nord de l'Afrique, ont recours, dans le même

but, à des rites plus sauvages et plus barbares, on reconnaîtra, dans la valse des Derviches tourneurs, une pratique au moins innocente, qui n'a jamais soulevé le fanatisme de ses adeptes, et dont le principal usage est aujourd'hui de recréer les yeux des curieux.

N'est pas Mevlévi qui veut. « Il y a dans cette confrérie, dit le biographe de Djélâl-eddin Roûmi, cette règle que, lorsque quelqu'un désire y entrer, il doit servir ses futurs confrères pendant mille et un jours (ce qui fait environ deux ans et neuf mois), de la façon suivante :

40 jours, pansage des quadrupèdes ;
40 jours, balayage pour les pauvres ;
40 jours, tirer de l'eau ;
40 jours, étendre les matelas ;
40 jours, faire le bois ;
40 jours, faire la cuisine ;
40 jours, faire le marché ;
40 jours, service de l'assemblée des derviches ;
40 jours, inspection.

Et ainsi de suite, en recommençant jusqu'à ce que le temps fixé soit accompli.

Si le novice manque un seul jour à l'observation de cette règle, il est obligé de recommencer. Lorsque le terme est arrivé, on lui donne l'absolution du repentir de tous les péchés, on le revêt de l'uniforme du couvent, on récite sur lui le nom de Dieu, on lui donne une cellule pour s'y reposer et y faire ses dévotions ; on lui enseigne la voie des exer-

cices pieux et du zèle ; il reste ainsi occupé jusqu'à ce que « la pureté se manifeste dans son intérieur », c'est-à-dire, selon toute évidence, jusqu'à ce qu'il soit en relation directe avec l'invisible, par le moyen de la valse, de la méditation et de la musique.

Oui, de la musique, car les derviches tourneurs sont essentiellement musiciens. Leur *zikr* (en Algérie *dikr*), ou réunions pour les exercices pieux, s'appellent plus volontiers *simâ* (musique) ; et, s'il est vrai que la musique adoucit les mœurs, on n'en saurait citer de meilleur exemple que celui des disciples du derviche poète de Balkh. Quoi de plus mélancolique que le début du *Mesnevi*, où le poète, selon l'habitude des *Soufis* de Perse, décrit en termes figurés la tristesse de l'âme séparée du Grand-Tout, et cherchant à l'atteindre de nouveau à travers les accidents de l'Être, qui l'égarent sans cesse :

« Écoute la flûte du roseau, ce qu'elle raconte et les plaintes qu'elle fait au sujet de la séparation : depuis que l'on m'a coupée, dit-elle, dans les roseaux des marais, hommes et femmes se plaignent à ma voix. Mon cœur est tout déchiré par l'abandon ; c'est pour que je puisse expliquer les chagrins causés par le désir. Toute personne qui reste loin de son origine cherche le temps où la réunion s'opèrera de nouveau.

« C'est pour une assemblée que je pousse mes plaintes ; je suis la compagne des heureux et des malheureux... Cette voix de la flûte, c'est du feu

et non du vent ; qui n'a point de feu, puisse-t-il ne pas exister (1) ! »

La mélancolie ne pousse guère à l'action. Les doux Mevlévis, tout occupés dans leur danse sacrée, ne porteront jamais ombrage au pouvoir politique, et n'ont jamais suscité d'inquiétude, ni dans les conseils de la Porte, ni chez les puissances que l'on a tenté d'appeler musulmanes, parce qu'elles ont un grand nombre de sujets fidèles à l'islamisme, comme la Russie, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas. Néanmoins, le *Tchélébi*, prieur en chef de tous les derviches tourneurs et descendants directs de Djélâl-eddin Roûmi, joue encore aujourd'hui un rôle dans les cérémonies officielles de l'empire ottoman : c'est lui qui a l'insigne honneur, lors de l'intronisation des souverains de la famille d'Osman, de ceindre au sultan le sabre dans l'inviolable mosquée d'Eyyoub, à Constantinople.

La réputation de sainteté de Djélâl-eddin Roûmi est fondée sur des miracles ; on trouve, dans le *Ménakibi-Chérif*, une foule d'anecdotes qui tendent à établir cette renommée ; cet ouvrage est la *légende dorée* des derviches Mevlévis. Voici quelques récits extraits de ce manuscrit persan, qui jettent un jour curieux sur les origines de l'ordre des derviches tourneurs.

L'épouse de Djélâl-eddin, Kira-Khatoun, la plus pure d'entre les femmes de son époque, raconte ce

(1) Cl. Huart, *Konia, la ville des Derviches tourneurs*.

qui suit : « Le Maître, un jour, pendant l'hiver, était assis avec Chems-eddin Tebrizi en conférence secrète ; il était accoudé sur les genoux de Chems-eddin, et moi, tout étonnée, j'écoutais pour entendre ce qu'ils disaient. Tout à coup je vis le mur de la maison s'ouvrir et six individus entrer avec respect, saluer et déposer un bouquet de fleurs devant le Maître. Ils restèrent assis jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi, sans qu'un mot fût prononcé. Le Maître fit signe à Chems-eddin qu'il était temps d'accomplir le rite de la prière, et qu'il devait remplir les fonctions d'iman. « Quand vous êtes présent, dit Chems, nulle autre personne ne doit remplir ces fonctions. » Djélâl-eddin présida donc à la prière. Quand celle-ci fut terminée, les individus qui avaient apporté le cadeau se levèrent et sortirent par l'ouverture du même mur. Quant à moi, pleine d'effroi, je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, je vis le Maître sortir et me remettre ce bouquet, en me recommandant de le conserver. J'en envoyai quelques feuilles à la boutique d'un droguiste ; on me répondit qu'on n'avait pas encore vu cette espèce de fleurs, avec tant de fraîcheur, de coloris et de parfum. Tout le monde resta étonné et se demanda d'où, en hiver, on avait pu apporter de pareilles fleurs. On dit que le Maître conserva ces feuilles jusqu'à son dernier souffle, et que, si quelqu'un avait mal aux yeux, il frottait une feuille sur la partie malade et la guérissait. Le coloris et le parfum de ces fleurs ne changèrent jamais. »

La vie de Chems-eddin Mohammed ben ali ben Melekdâd Tebrizi, l'initiateur de Djelâl-eddin, est aussi toute de légende, et celles que l'on connaît nous ont été transmises par son disciple ou par son fils le Sultan-Véled.

Le premier aurait dit de lui : « Les savants en science extérieure connaissent ce qui concerne le Prophète ; mais Chems-eddin sait les secrets de Mohammed. » Ce fut un voyageur qui parcourut toute la terre habitable. Il était toujours vêtu de feutre noir.

On rapporte que Chems-eddin s'était rendu, en un seul jour, de Césarée à Ak-Séraï, et qu'il était descendu dans une mosquée de cette ville. Après la prière du soir, le muezzin de la mosquée l'aperçut et se mit en colère, en lui intimant l'ordre de sortir. « Je suis étranger, dit Chems-eddin, excuse-moi ; je ne désire rien, laisse-moi me reposer. » Le muezzin, par impolitesse et par stupidité, lui donna un soufflet et le maltraita fort. « Que ta langue soit figée ! » dit le derviche, et aussitôt la langue du muezzin se figea.

Chems-eddin sortit et se mit en route pour Konia. L'iman de la mosquée survint et aperçut le muezzin agonisant. Lorsqu'il l'interrogea sur ce qui s'était passé, le muezzin lui fit comprendre par geste que c'était un derviche qui l'avait réduit à cet état. L'iman partit sur les traces de Chems-eddin, et, l'ayant rencontré sur les bords du fleuve Kalkal, il se prosterna et le supplia instamment, en lui représen-

tant que le muezzin était un pauvre homme, qu'il n'avait pas reconnu la sainteté du personnage auquel il avait eu affaire ; bref, il présenta toutes sortes d'excuses. « L'ordre divin a exécuté mon jugement, dit le derviche, mais j'invoquerai Dieu pour qu'il aille en sécurité et ne soit pas éprouvé par le châtiment de la vie future. » L'iman fut tout joyeux et devint sincèrement disciple du Maître ; mais jusqu'à son retour, le muezzin était muet.

Un jour, passant à Bagdad devant la porte d'un palais, il entendit le son d'un instrument de musique. Il entra pour écouter un instant. Le maître de la maison, qui était entièrement ignorant des secrets des mystiques, fit signe à un domestique de frapper le derviche pour qu'il partît. Le domestique tira son sabre et se précipita : aussitôt sa main fut paralysée. Le maître donna le même ordre à un autre domestique : la main de celui-ci resta en l'air et se dessécha. Pendant ce temps, Chems-eddin était parti tranquillement, personne ne put le rejoindre. Le lendemain, le maître de la maison quitta ce monde pour demeurer dans l'enfer éternel.

Chems-eddin était assis une fois à la porte du collège où il enseignait. Tout à coup un bourreau vint à passer. « Cet homme est un saint, dit le derviche. — Mais non, répliquèrent ses amis, c'est le bourreau du gouvernement. — Mais si, reprit-il, parce qu'il a mis à mort un saint, l'a par conséquent délivré de sa prison corporelle et l'a fait échapper de la cage où son âme était retenue ; en récompense,

le saint l'a gratifié de son état de bienheureux. »

Une nuit, Chems-eddin et Djélâl-eddin Roûmi conversaient ensemble, sur la terrasse du collège, dans un pavillon isolé. Il y avait un clair de lune splendide, les habitants s'étaient endormis sur les terrasses de leurs maisons. Chems-eddin se tourna vers son voisin et lui dit : « Les malheureux, ils sont tous comme des morts ; ils ne se soucient pas de Dieu et l'ignorent. Je désire que, par l'usage des faveurs sans fin qui t'ont été concédées par la divinité, tu les ressuscites, pour qu'ils participent quelque peu aux bienfaits de cette nuit magnifique. »

Djélâl-eddin se tourna vers la direction de La Mecque et prononça l'invocation suivante : « Souverain du ciel et de la terre, en considération du pur mystère de notre maître Chems-eddin, éveille-les tous. » Aussitôt un nuage énorme sortit des régions mystérieuses de l'inconnu, les éclairs brillèrent et le tonnerre gronda. Il tomba une telle pluie que personne ne put rester sur les terrasses et que chacun s'enfuit en rassemblant ses vêtements. Chems-eddin, pendant ce temps, souriait doucement : il était content.

Théophile Gautier a donné autrefois une description merveilleuse des cérémonies accomplies par les derviches tourneurs de Constantinople.

Dans un récit tout récent, Lucien Libert nous transporte chez les derviches tourneurs de Péra et chez les derviches hurleurs de Scutari. Nous som-

mes là à peu près une douzaine d'Européens, nous dit cet auteur, assis sur des chaises. Le public musulman, admis gratuitement, se tient au rez-de-chaussée, debout ou assis sur des nattes, tout autour de la salle. Face à l'orchestre, et dirigé vers la Mecque se trouve le chœur ou mihrab, orné de versets du Coran, et devant lui est étendu par terre un petit tapis pour la prière. Quant au centre de la salle il est formé par un parquet parfaitement uni et ciré.

L'orchestre est composé de flûtes et de darboukas et commence par jouer un air bien rythmé. Alors arrivent les derviches habillés de blanc et recouverts d'un long manteau de couleurs variées ; ils sont coiffés d'un très haut bonnet de feutre épais, couleur kaki. Le chef s'est arrêté devant le mihrab, et les derviches font plusieurs fois le tour de la salle en passant devant lui et en le saluant. Au moment où il arrive devant le mihrab, chaque derviche se retourne et se retrouve ainsi devant celui qui le suit ; tous deux, alors s'inclinent en une révérence profonde en posant l'orteil du pied droit sur celui du pied gauche. Alors c'est la prière selon le rite consacré dans la mosquée. Enfin les derviches se relèvent, la musique redouble ; ils rejettent d'un geste brusque leur manteau et, élevant les bras, se mettent à tourner sur eux-mêmes : par la force du mouvement les jupes blanches s'écartent et forment de larges cloches ; encouragés par leur chef, les derviches tournent de plus en plus vite, mais sans dépasser cependant une certaine mesure ; et l'on avait, dit notre auteur, bien l'impression, en les voyant ainsi tourner, d'un spectacle de commande. Sur quelques figures cependant, émaillées de tous les stigmates de la dégénérescence, se peignait une extase mystique, mais aucun ne tomba terrassé par les visions qui le berçaient ; leur danse soudain se ralentit, et en très bon ordre ils sortirent de la salle.

LES DERVICHES HURLEURS

La cérémonie des derviches hurleurs présente beaucoup plus d'intérêt, et un caractère beaucoup plus sauvage.

Elle a lieu le jeudi dans un tékké au haut de la grande rue qui, à Scutari, conduit vers le cimetière. La porte du tékké est surmontée d'un soleil en bois, dont l'or s'est depuis longtemps écaillé sous la pluie d'hiver. On entre par une porte latérale dans un humble jardin qui n'est qu'un cimetière, avec quelques turbés parmi des buissons de roses.

Quand nous entrons dans la salle, les derviches sont déjà là ; le chef est en avant, debout, devant le mihrab ; une seconde ligne est formée par six derviches dont un nègre, habillés de blanc et de bleu, et tout à fait en arrière il y a quatre autres fanatiques.

Le plancher est recouvert d'une grande natte, parsemée de peaux de moutons blanches et noires. Au

mihrab sont suspendus des objets de bois et de cuivre; et sur les murs, parmi des versets du Coran, une vue de la Mecque. Tout autour de la salle des tambourins sont suspendus. A gauche il y a une estrade grillagée pour les dames turques, et à droite une galerie un peu surélevée pour les visiteurs de choix.

Quatre gros cierges sont fixés devant le mihrab dans des chandeliers de cuivre. Un derviche apporte au milieu de la natte un petit récipient, dans lequel il brûle de l'encens. La cérémonie commence, six derviches sont là sur deux rangs qui se font vis-à-vis et chantent tout d'abord *la ilah il ailah*; ils répètent cette phrase très longtemps avant d'en prononcer le second membre: *ve Mohammed resoul Allah*, qu'ils reprennent jusqu'à satiété.

Le chef, très recueilli, prie devant le mihrab. Soudain il se retourne, et se prosterne en même temps que tous les autres derviches. Alors tous, en s'inclinant de haut en bas, d'un mouvement rythmique, fredonnent une longue mélopée interrompue soudain par une période d'extase où chacun regarde la paume de ses mains. Puis le chant reprend.

De temps à autre un derviche ou un fidèle fait son entrée, se précipite vers le chef, se prosterne en face de lui, et lui baise la main.

La prière est maintenant plus vibrante ; des gosiers sortent des cris plus rauques, et les torses s'inclinent de haut en bas dans un mouvement de plus en plus rapide ; et c'est à peine si l'on peut distinguer

qu'ils ont un turban blanc sur un fez rouge, alors que le chef a un turban noir sur un fez blanc.

Les fidèles arrivent toujours et parmi ceux-ci se trouvent un capitaine et un lieutenant d'infanterie ; la plupart ont des figures d'illuminés. Le rythme se précipite de plus en plus. De temps en temps, les derviches se passent la main sur les yeux, ou sur le cœur, ou bien, en cerclant leur cuisse entre le pouce et l'index se la frottent de haut en bas. Au bout d'une demi-heure, le chef, qui a d'ailleurs une tête superbe, une tête de Christ, semble absolument ivre, et ne peut plus trouver ses mots. Mais soudain, il ouvre les yeux, et d'une voix vibrante et courroucée il entame un long discours. Quand il s'est tu, un derviche entonne la prière, et les derviches reprennent les litanies du début : *la ilah il ailah!* mais avec cependant moins d'ensemble que tout à l'heure, avec des oscillations qui ne sont plus simultanées. Le chef est dans le mihrab, il a deux vieux fidèles à sa droite, trois autres dont les deux officiers à sa gauche, et derrière lui six derviches et trois novices...

Pendant quelque temps, la prière continue avec des oscillations du tronc, cette fois de droite à gauche. On emporte derrière l'iman le plateau à encens. Et soudain on débarrasse le chef de son manteau et de son turban. Alors, coiffé d'un bonnet blanc, autour duquel il enroule sa ceinture rouge, il vient derrière les derviches qui tous se lèvent ; et d'une voix merveilleuse il clame la prière. C'est

d'un effet saisissant dans cet humble tekké de bois que ce chant si harmonieusement beau lancé par l'iman de toute son âme. La plupart des assistants, et malgré les différences et les préjugés de religions et de race qui nous séparent, une grande émotion nous saisit.

Nous admirons malgré nous la ferveur de cet homme dont toute la vie se concentre en une seule idée, tout ce peuple qui depuis des siècles reste immuable dans sa croyance et chez qui les progrès de la science n'ont pas encore tué les espoirs supérieurs à la vie.

Les derviches reprennent la prière ; et l'iman scande les versets de Allah ! langoureux d'abord, puis c'est un Allah ! de douleur, les yeux clos, avec des larmes et des sanglots dans la voix. Alors tous s'effondrent dans leurs douleurs ; ils vacillent, puis sont secoués par des mouvements d'oscillation, comme un navire sur une mer en furie, et le chef les encourage en frappant le sol du pied gauche.

Puis, retourné devant le mihrab, il fait la bénédiction des objets que des malades lui ont apportés, il bénit ainsi une carafe d'eau en soufflant dans le goulot, puis une chemise de laine blanche. Pendant ce temps on n'entend que le bruit de la respiration des derviches, analogue au souffle d'une locomotive sous pression. Un homme entre, vêtu de bleu ; il se couche, ventre contre terre, devant le grand prêtre. Alors ce dernier monte sur son dos, lui frictionne avec le pied droit tout le côté droit du corps.

Un hémiplégique habillé de gris remplace ce premier malade ; le prêtre, toujours par le même procédé, lui presse sur chaque bras et sur la colonne vertébrale.

Il y a, à droite et à gauche du malade, deux assesseurs qui aident le prêtre à descendre en lui tendant la main.

Un troisième et un quatrième malades sont guéris (!) avec le même cérémonial. Pendant ce temps, les derviches oscillent à droite et à gauche en s'appuyant alternativement sur chaque pied ; puis le torse décrit un demi-tour sur lui-même en cadence et de plus en plus vite ; et de leurs gosiers sortent des sons impossibles à dire où il y a du hurlement du loup et de l'aboiement du chien !... Tout retombe enfin dans le silence... De Launay, dans un élan d'enthousiasme, sécrie : « Non, ce n'est pas une comédie qu'ils nous donnent là ; ils s'inquiètent bien de nous pauvres étrangers, chiens de chrétiens ; ils font aujourd'hui ce que faisait le fondateur de leur secte en l'an 1200, ils s'imaginent adorer Dieu... « la-il Allah, il Allah... la il Allah, il Allah ... » Quarante prosternements par minute, voilà une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure que cela dure à cette vitesse.

Cela donne l'impression d'une folie vertigineuse, à un degré que les descriptions ne permettent guère de concevoir... Et la psalmodie se poursuit toujours. Les derviches commencent à haleter, mais ils n'arrêtent pas. Ce ne sont plus maintenant que des cris qui s'échappent de leur bouche, des cris de fauve, tou-

jours rythmés, en même temps qu'ils se prosternent à droite, à gauche, quarante fois par minute. D'un coup de pied, d'un battement de main, l'un marque la mesure. Certains sont devenus hideux, la tête convulsée tournant comme une boule mal équilibrée dans tous les sens... « Hou... hou... hou. . » Ils se redressent enfin, mais ils n'arrêtent pas pour cela ; ils sautent sur place, hochant et baissant la tête, comme des magots chinois, avec une rapidité folle ; ils ont repris un peu de souffle, et les prosternements recommencent. Cela pendant près d'une heure et demie. Quelques-uns lâchent prise : mais, c'est singulier, après une semblable orgie, ils ne sortent pas en titubant comme des hommes ivres ; endurcis par un long entraînement, ils semblent, au contraire, presque calmes ; et les autres continuent. Enfin, dans l'enceinte, on apporte des enfants, des bébés de quelques semaines, des fillettes de dix, douze ans. Tous, successivement, on les étend par terre à plat ventre, et même les bébés ; et le chef des derviches monte sur eux tout debout pour dire une prière. Les bébés pleurent, mais l'éternel chant couvre leur voix. Cette foule turque a assisté à cela, comme à une cérémonie religieuse ; ces enfants et leurs mères croient avoir fait un acte en se mettant sous les pieds du derviche, comme d'autres en se jetant sous le char de Jagernaut. On sort de là la tête troublée et avec une singulière opinion de l'espèce humaine. »

LA FERVEUR

dans la secte russe des Hommes de Dieu

C'est vers le milieu du XVII[e] siècle que la secte des *Hommes de Dieu* s'est développée (Lioudi Bojii, ou Homme de Dieu, nom adopté par les sectateurs eux-mêmes) ; elle est connue en Russie sous beaucoup de noms. Le plus répandu est celui de *Klhystovchtchina* ou secte des *Khlysty*. *Khlyst* et *Khlystovchtchina* sont des altérations des mots *Khrist* et *Khristovchtchina*, qui signifient : Christ et secte dirigée par des Christs. Cette altération, nous dit J.-B. Séverac, a été causée et facilitée par la parenté des sons entre les substantifs *Khlist* et *Khlystovchtchina* et les verbes *Khlystnout*, *Khlystat* qui signifient : frapper, flageller. On croit en effet dans le peuple que la flagellation fait partie du culte de la secte, et l'on emploie le mot *Khlistovchtchina* dans le sens de secte de ceux qui se flagellent. C'est dans le Caucase, dans la province de Kouban, que la secte était florissante, aujourd'hui en décadence dans cette région absorbée journellement par des sectes rationalistes dont elles reçoivent l'enseignement sans grandes résistances. Dans la seule Abinskaia, ses membres se comptaient par centaines. Ils formaient des groupes nombreux et se réunissaient fréquemment pour célébrer leur culte, c'est-à-dire chanter des cantiques, se livrer à de rapides mouvements de rotation et de courses en rond, écouter leurs prophètes, etc... Chaque groupe avait à sa tête un Christ, une Vierge, des Prophètes

et des Prophétesses. Ils ont dit dans un de leurs cantiques :

La Petite Mère a tourné dans le cercle,
Elle a tourné, notre Petite Mère, dans le cercle Saint ;
Tourne, tourne, petite Mère, pour Dieu !
Le Petit Père veut te récompenser,
Pour ta foi et ta ferveur
Il te promet une robe impérissable.

La « ferveur » que les Hommes de Dieu désignent encore par les termes de « travail divin », d' « œuvre céleste », de « bain spirituel », de « travail d'Israël », de « bière divine ou spirituelle », etc..., consiste en mouvements rapides auxquels se livrent les membres de la nef. Elle a de nombreuses formes. Voici celles que l'on a jusqu'ici observées :

1° *La ferveur solitaire.* — Un membre de la nef s'avance au milieu de la pièce, et se met à tourner de droite à gauche en pivotant sur le talon du pied droit et prenant élan sur la pointe du pied gauche. Le mouvement de rotation est très rapide et peut durer quelques minutes. Quand celui qui pratique cette ferveur a repris sa place à son banc, un autre Homme de Dieu s'avance à son tour et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous ceux et celles qui le désirent aient tourné.

2° *La ferveur par couple.* — Des couples se forment, qui courent en rond l'un derrière l'autre et en tournant de droite et de gauche.

3° *La ferveur de toute la nef ou ferveur de David.* — Les Hommes de Dieu se placent l'un derrière l'autre et en rond ; puis ils courent tous ensemble très vite, en s'arrêtant parfois pour respirer et battre des mains. Le mouvement s'accélère après chaque arrêt.

4° *La ferveur circulaire.* — Elle est une combinaison de la ferveur de David et de la ferveur solitaire. On se met en rond et on court très vite l'un derrière l'autre, puis chacun tourne de droite à gauche en pivotant sur le talon du pied droit ; mais, tandis que dans la ferveur solitaire chacun tourne à son tour, ici tous les membres de la nef tournent en même temps. Cette ferveur dure très longtemps.

Les quatre formes que nous venons de citer semblent être les plus étendues. Il faut y joindre les formes suivantes moins souvent observées :

5° *La ferveur en croix, ou Croix de Pierre.* — Un nombre pair d'Hommes de Dieu se placent de manière à dessiner la croix à huit branches, puis courent très vite, chacun allant à l'autre bout de la branche dont il occupe au début une extrémité, et revenant ensuite à sa place.

6° *La ferveur de la muraille,* — Les membres de la nef, rangés tout autour de la salle dos au mur, sautent sur place en frappant des mains dans l'intervalle des sauts, dont la fréquence de répétition va en croissant.

7° *La ferveur de la fleur et du ruban,* dont la figure ressemble à un quadrille.

8° *La ferveur des coins,* dont les mouvements rappellent ceux du jeu des quatre coins.

9° La *ferveur des douze couplets*. — Les membres de la nef se placent en rond autour de la salle. Puis l'un d'eux court très vite vers le milieu de la pièce, y décrit une circonférence et va prendre place du côté opposé.

Pendant qu'il tourne au milieu, son voisin a déjà quitté sa place pour en faire autant, et ainsi de suite. Cette ferveur, que nous n'avons vu nulle part mentionnée, se pratique dans certaines nefs de la province de la Kouban. Pendant qu'elle a lieu, on chante un cantique composé de douze couplets et en reprenant, après chaque couplet, depuis le commencement du cantique.

Il existe très probablement d'autres formes de ferveur, qui n'ont pas été encore mentionnées par ceux qui étudient la secte. Le culte est en effet entièrement ordonné par les pilotes ; il dépend d'eux de le prolonger, de l'abréger, de le modifier à leur guise. Un seul principe semble régler toutes les formes de ferveur : c'est que les mouvements de rotation et les déplacements circulaires doivent se faire de droite à gauche dans le sens du mouvement apparent du soleil.

Les nefs pratiquent la ferveur entre le simple chant des cantiques, par lequel commence la célébration du culte, et la prophétie par laquelle elle s'achève.

Quelles que soient les formes de ferveur choisies et quel que soit l'ordre dans lequel on les pratique, leur mouvement va sensiblement en s'accélérant depuis le commencement jusqu'à la fin. Il devient peu à peu extrêmement rapide. Serguiéiev, en 1809, écrivait que les ferveurs sont quelquefois si longues et si furieuses, qu'il faut de temps en temps essuyer le plancher mouillé par la sueur des fidèles, et que, quand la ferveur atteint sa plus grande violence, certains sont pris de tremblements convulsifs, d'autres tombent défaillants, puis se relèvent pour recommencer de plus belle ; beaucoup crient : « *Oï doukh! oï doukh! Sviat-Doukh! Tsar Doukh* » (O Esprit ! O Esprit ! Esprit-Saint ! Esprit-Roi !), et profèrent des sons inarticulés ; enfin règnent dans la nef la plus grande confusion et le plus vif enthousiasme.

Les mêmes phénomènes généraux s'observent encore aujourd'hui. Les Hommes de Dieu tournent et courent jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces, et on sent qu'ils mettent un véritable acharnement à atteindre ce but. Quand ils sont exténués de fatigue, pâles et ruisselants de sueur, ils reprennent place sur les bancs rangés le long des murs de la salle, et les prophéties commencent.

On trouve dans les cantiques de la secte de nombreux passages ayant trait à la ferveur, et indiquant la haute valeur de cette partie du culte.

« La Petite-Mère a vêtu tous les assistants du même habit blanc ;

« Elle les a rangés tous en cercle...

« ... Les vrais fidèles nagent. Tous chantent en « chœur ;

« Ils n'ont aucune pitié de leurs corps qu'ils met-
« tent à la torture ;

« Pour qu'ils ne trahissent pas et ne veuillent
« pas déserter ;

« Pour qu'ils aient la foi, le zèle et qu'ils travail-
« lent et suent ;

« Pour qu'ils prient et jeûnent et restent dans le
« Jardin Vert ;

« Pour qu'ils chantent joyeusement et servent
« Dieu volontiers ;

« Dans le saint, dans le divin Cercle tous se ba-
« lancent ;

« Ils regardent parfois le Rédempteur ;

« Avec des yeux pleins d'amour. Lui, leur
« maître, les dirige, reste auprès d'eux et leur
« dit :

« Enfants, je ne vous abandonnerai pas...

... « Pour vos peines, je dorerai vos trom-
« pettes ;

« Je dorerai vos trompettes : Je vous enverrai
« l'Esprit-Saint. »

Ce cantique indique nettement ce que les Hommes de Dieu attendent de la ferveur.

Ils voient d'abord en elle un moyen de triompher des désirs du corps, une discipline ascétique. « Par elle, dit un sectateur de l'éparchie de Stavropol, nous *mortifions* nos corps. »

En outre, elle est un moyen d'appeler à soi l'Esprit. Elle précède les prophéties qu'elle prépare. La présence de l'Esprit se connaît à l'ivresse qui résulte

des longs et rapides mouvements qu'on vient d'accomplir. « Aux réunions, dit un Homme de Dieu d'Orenbourg, des cantiques, de la chaleur, de l'odeur dont pour ainsi dire on te baigne, tu deviens littéralement ivre ; ton visage brûle de fièvre, dans tes mains et ton cœur tu sens qu'un feu brûle. » Cette flamme intérieure est justement l'œuvre de l'Esprit. « Après la ferveur, nous disait un ancien membre de la secte, plus rien de corporel ne semblait demeurer en nous et, à notre fièvre, nous reconnaissions que l'Esprit nous avait pénétrés. »

Après la ferveur, le prophète, la prophétesse ou n'importe lequel des assistants, s'il se sent inspiré, se lève et s'avance vers le milieu de la pièce. Les assistants le supplient de parler. Le prophète commence souvent par une prière ou une invocation :

« Permets-moi, Maître,
« Permets-moi, Petit-Père chéri,
« De me tenir dans le grand Cercle ;
« Laisse agir en moi l'Esprit-Saint. »

Ou encore :

« Seigneur, permets que je ne parle pas seulement des lèvres et place en moi le Saint-Esprit. »

Alors le prophète prédit les « destins généraux », et pour quelques-uns de ses membres pris à part ce sont les « destins particuliers ».

Les Aïssaouahs. — Dans les sectes des Khouansil en est une placée sous l'invocation du fameux marabout Sidi Mohammed ben Aïssa, fondateur de la confrérie des Aïssaouahs : confrérie qui, seule, n'admet pas les

femmes dans son sein. Parmi les Khouans il n'est guère que les Aïssaouahs qui se livrent à la thaumaturgie publique.

Le Dr Papus, qui a étudié de près cette secte, nous dit que, grâce aux paroles secrètes et aux pratiques transmises de génération en génération par Sidi ben Aïssa, ces hommes et leurs initiés peuvent dominer la souffrance physique et l'annihiler ; nous verrons plus loin la théorie occulte et l'explication de ces phénomènes observés par notre directeur à l'Exposition universelle de 1900.

Récemment encore, de nombreux phénomènes ont été observés et décrits avec détail, notamment par M. Penne, dans la *Nuova Parola* de Rome et traduits par les *Annales des sciences psychiques*.

« La chambre était complètement vide, nous dit M. Penne, et isolée, de sorte qu'elle ne pouvait se prêter à aucun truc, à aucune surprise et ne contenait aucune cachette.

« On y apporte cinq chaises : quatre marabouts s'assirent ; les deux autres restèrent debout. Sur la cinquième chaise on déposa six poignards à pointe très aiguë ; il y en avait à lame plate, ronde ou carrée. Les manches de bois étaient fixés à la lame ; ils étaient tous de forme cylindrique. Sur la même chaise, on mit encore un sabre et plusieurs clous d'une longueur de 10 centimètres environ. Le sabre était excessivement aiguisé, de sorte qu'il aurait pu couper une feuille de papier par biais.

« Chacun examina à son aise ces objets.

« L'assistance était composée de M. Raphaël Bastianini, chef de bureau de l'agence de la navigation générale italienne, son frère, son fils âgé de dix-neuf ans, employé aussi à la navigation, trois professeurs, le maître et la maîtresse de l'hôtel et d'autres personnes.

« Les deux chefs restaient silencieux et recueillis. A un certain moment, l'un des deux — celui avec lequel j'avais eu ma conversation le jour précédent, et qui avait posé sa main sur la flamme de la bougie, celui enfin que nous avons décidé d'appeler deuxième *Cheick* — se mit à réclamer le *Mantras*, ou oraison jaculatoire avec des aspirations et des expirations, tandis que le premier Cheick marmottait, lui aussi, des prières, toujours caché sous son voile, et distribuait des ordres et des instructions, à ses camarades ou élèves.

« Ayant échangé un signe d'intelligence avec le premier Cheick, le second Cheick se leva, prit un poignard, s'en introduisit la pointe dans la bouche, et lui fit traverser sa joue gauche, de manière à ce que la pointe sortît à l'extérieur. Pas une goutte de sang ne jaillit ; le marabout ne montra aucun indice de souffrance. Il prit un autre poignard et répéta la même opération dans la joue droite, de façon que les deux poignards se croisassent dans la bouche avec leur manche respectif ; il s'enfonça un troisième poignard dans la gorge, de gauche à droite, la traversant d'un côté à l'autre, un quatrième fut enfoncé dans l'avant-bras droit. Avec ces cinq armes plantées dans

les chairs, il se présenta à chacun de nous pour la vérification, et chacun put examiner et contrôler librement la réalité des poignards et de la chair traversée par ces derniers. Sur un signe de nous, le marabout se mit à « extraire » les deux poignards de la bouche, le troisième de la gorge, et les deux autres des bras sans qu'il en sortît une seule goutte de sang *et qu'il restât la moindre trace de blessure*. Dans les bras seulement, on vit deux petits signes comme des ecchymoses.

« Un autre marabout prit un des cinq poignards et, se découvrant le ventre, plutôt adipeux, il se le traversa de haut en bas, et le laissa ainsi enfoncé dans les chairs pour que chacun pût voir, observer, examiner et toucher à son aise, pour se convaincre, que le fait était réel, et qu'il n'y avait ni truc, ni tromperie, ni hallucination possible. Enfin, quelqu'un dit : « Assez » ; alors il ôta le poignard, que chacun de nous se mit en devoir d'examiner, ainsi que la peau du marabout percée de part en part. Mais le poignard ne portait aucune trace de sang et pas une goutte n'en sortit de la chair, il ne resta qu'une légère indication comme d'ecchymose. Nous observâmes que beaucoup de ces sortes de signes s'apercevaient sur le ventre de cet individu. Comme nous l'interrogions sur ce sujet, il répliqua que, dans la mosquée, il s'adonnait tous les vendredis à cet exercice.

« Ce même marabout prit ensuite un à un les clous qui avaient été posés sur la chaise, et à la vue et en présence de tous, en les tenant suspendus avec deux

doigts sur la bouche ouverte, il les laissa tomber dedans en faisant ensuite un petit mouvement de la gorge, comme s'il avait à peine avalé un peu de salive. Il répéta cette action jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de clous sur la chaise. Ainsi les clous disparurent tous dans le gosier de ce prodigieux mangeur. Je fis chercher encore d'autres clous dans l'auberge où l'on en trouva de plus gros et plus longs ; l'un d'eux mesurait presque un pied, et autant on en apportait, autant le marabout en avalait avec la plus grande désinvolture, disant lui-même : « Apporte, apporte, même deux, trois, quatre kilogrammes ; je les mange tous. Si tu as des vipères, serpents, scorpions, donne-les-moi, je les mange aussi. »

« Il est à noter que cet individu disait plusieurs paroles en italien, qu'il avait apprises au service du Consul d'Italie.

« Il est aussi remarquable, à ce que l'on me dit, et qu'il ne contesta pas, que cet avaleur de fer et de serpents a peur des lézards et des caméléons, si bien qu'il aurait suffi de lui montrer un inoffensif caméléon pour lui faire prendre la fuite.

« Tous ces exercices étaient faits en pleine lumière, sans aucune préparation théâtrale. Les bras du marabout étaient nus, ainsi que sa gorge et sa poitrine, car tel est leur costume, et parce que la température de Tripoli à cette époque (novembre) était aussi chaude que celle de Rome pendant l'été.

« Même, l'un de nous observa aussi la bouche et la gorge du marabout, pour s'assurer que ces clous

n'y étaient pas restés. ce qui d'ailleurs était matériellement impossible, sans que nous nous en aperçussions et sans qu'il fût empêché de parler, s'il avait eu tous ces gros clous (plus d'une douzaine) dans la bouche et dans le gosier. Quand je lui demandai de quelle façon il aurait rendu ces clous, il me répondit qu'il ne s'en serait pas même aperçu parce que, lorsqu'ils étaient entrés dans sa bouche, ils devenaient comme une goutte d'eau.

« Un troisième marabout prit un poignard et se l'enfonça dans l'orbite supérieure de l'œil droit. Pour l'y faire mieux pénétrer, il se mit à pousser le manche rond, en le faisant tourner comme un mousoir dont on se sert pour le chocolat. Il resta avec le poignard enfoncé dans l'œil jusqu'à ce que je vienne le lui enlever moi-même, en constatant qu'il avait pénétré d'une profondeur de plus d'un doigt, c'est-à-dire de 7 à 8 centimètres.

« La pointe du poignard, comme purent le vérifier tous les assistants, n'était pas ensanglantée, ni même mouillée d'aucune humeur, et l'œil de l'individu ne présentait aucune trace de blessure ou de douleur ; il était en état normal.

Le deuxième Cheick encore se retira dans le fond de la chambre, se mit le ventre à nu, prit le sabre et se le fit courir d'un côté à l'autre de la bouche. Puis, en disant des paroles incompréhensibles et en sautant, il commença à se donner de forts coups de sabre sur le ventre. A notre demande de se donner des coups de taille, et de faire courir en avant et en

arrière le sabre, en appuyant avec la lame sur la chair, il s'exécuta. Comme nous lui ordonnions de finir, on examina la lame, qui se trouva, comme auparavant, très tranchante : sur le ventre du marabout, nous ne trouvâmes aucune coupure, mais seulement deux lignes légèrement rouges, toujours comme des ecchymoses, ou comme une marque laissée par un étroit lien, une petite ficelle par exemple.

« Ayant appris par l'un des spectateurs qu'au « jour des marabouts » on vit l'un d'eux entrer publiquement dans un four ardent et en sortir sain et sauf, après quelque temps, en apportant avec lui un objet qui cuisait dans le même four, je demandai au second Cheick s'ils auraient été capables de reproduire un phénomène semblable : par exemple, marcher ou rester nus sur la braise ou parmi les flammes ou bien mettre leurs habits dans le feu sans qu'ils se brûlent, etc.

« Il me répondit qu'ils ne se trouvaient pas préparés pour ces phénomènes. Mais, après s'être consultés entre eux, ils firent apporter une petite serviette et une assiette d'huile. Déchirant la serviette en plusieurs bandelettes, ils les chiffonnèrent ensemble, puis ils les firent imbiber d'huile et les allumèrent.

« Ainsi allumées, ils se les introduisirent dans la bouche, en la tenant ouverte, de manière à ce que chacun de nous pût voir facilement la flamme, qui paraissait une petite fournaise ardente, d'où il

sortait de la fumée. Cette fumée alla dans la gorge de l'un des marabouts, ce qui le fit tousser plusieurs fois.

« A mon ordre : « Assez », ils ôtèrent les morceaux de serviettes allumées de leur bouche. En observant celles-ci, nous pûmes voir qu'elles se trouvaient humides et fraîches comme si aucun feu n'y avait été ; la barbe et les moustaches n'avaient aucunement été brûlées en introduisant et en extrayant la flamme de la bouche. »

Voici d'autres observations analogues faites et observées de près par le Dr Papus. « La préparation à la séance se fait de la façon suivante : Les six membres, assis à l'ombre en demi-cercle et faisant face aux spectateurs, font la prière, les paumes des mains tournées en dehors.

C'est après cela que commence la séance proprement dite et qu'il est procédé à la mise en état d'insensibilité d'un des opérateurs. Je ne dis pas *hypnotisation*, car il s'agit ici d'autres faits que ceux de l'hypnotisme classique, et nous allons noter les diverses phases du phénomène.

A. En premier lieu, la musique formée de grands tambours plats que manient les opérateurs et sur lesquels ils frappent avec leurs doigts, comme on joue sur le tambour de basque.

Le rythme de cette musique est d'abord lent, puis il s'accentue progressivement jusqu'à entraîner le cerveau de l'opérateur dans un vertige particulier.

B. La musique est accompagnée de litanies en

arabe et de psalmodies de versets du Coran, ainsi que de la récitation, par des adeptes, des formules secrètes de l'ordre.

C. Celui qui doit opérer sort alors du demi-cercle ; il s'accroupit devant un réchaud placé en face du chef et contenant du charbon allumé sur lequel on répand du benjoin. L'opérateur, aspirant violemment la fumée du benjoin, ralentit son expiration et agit exactement comme le yogui dans la première phase de son entraînement.

Après avoir aspiré le benjoin et reçu l'attouchement du chef, l'opérateur se relève et, toujours soutenu par les chants et la musique, il commence une danse pendant laquelle il secoue la tête et le corps d'avant en arrière, de manière à transmettre ses secousses rythmiques au cervelet et aux centres sympathiques.

Après quelques minutes de cette danse, un cri annonce que l'insensibilité est obtenue et la musique s'arrête. C'est alors que l'opérateur fait des exercices parmi lesquels nous choisirons les principaux pour les décrire.

Tout d'abord un opérateur se traverse la peau du ventre avec une pointe effilée. Aucune goutte de sang ne surgit, aucune marque de douleur. Il mange un morceau de la feuille si piquante de la figue de Barbarie.

Un autre opérateur prend un sabre examiné d'abord minutieusement par les spectateurs et dont le tranchant est spécialement bien affilé. Il fait tenir

ce sabre par deux collègues et, pieds nus, il se dresse de toute sa hauteur sur le tranchant de la lame. De même il se couche sur le sabre, tout le poids du corps portant sur le ventre placé sur le tranchant de la lame.

Le troisième opérateur, voulant montrer que le sang peut surgir à volonté, laisse saigner dans les deux expériences qu'il nous présente. La première, c'est de projeter l'œil en avant en introduisant une lame affilée dans l'orbite ; la seconde, c'est de se faire enfoncer par un assistant un sabre dans le ventre de près de $0^{m},10$. L'assistant avait l'air plus mal à son aise que l'opérateur parfaitement calme et *gardant le souvenir de toutes ses expériences*.

C'est alors que le chef entre en scène. Il débute en arrachant avec ses dents la tête d'un serpent vivant introduite dans sa bouche. Puis il mange la moitié d'un verre à boire et fait suivre cette opération de la déglutition de quelques cailloux. Enfin il éteint dans sa bouche de petites torches dont il promène impunément la flamme sur ses bras. Le dernier opérateur que nous avons vu expérimenter fait peut-être l'expérience la plus saisissante. Il s'enfonce dans la tête, au niveau de la rencontre de l'occipital et des pariétaux, une longue pointe d'acier. Il y allait de si bon cœur qu'ayant commencé à enfoncer le clou avec des briques, il en a cassé deux et a dû terminer l'opération avec un objet plus solide.

Nous avons mesuré la pointe quand elle a été enfoncée, et nous l'avons remesurée après l'opération ; elle était entrée de 120 millimètres dans la tête, le double, à peu près, de l'épaisseur de la boîte crânienne à ce niveau.

Après chaque expérience, l'opérateur vient se faire réveiller par le chef ou celui qui en fait fonction et, pour le réveil comme pour la mise en sommeil, la musique et les litanies sont nécessaires.

Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est la fermeture, sous les yeux des spectateurs et progressivement, des plaies faites par les divers instruments employés. La vie apparaît là dans ses lois les plus secrètes.

Tous les faits produits ont pu être enregistrés photographiquement, et leur réalité est ainsi prouvée.

Voyons un peu ce qui a rapport à l'entraînement physiologique.

Les diverses méthodes de la *Yoga* ont pour but de dynamiser les élémentaux des plans inférieurs, en mettant à leur disposition des forces des plans supérieurs, arrêtées un moment dans leur évolution.

Ainsi l'arrêt de l'expiration est un des moyens d'entraînement les plus usités dans les écoles orientales. En joignant les modifications de la circulation par les attitudes, et l'illumination des idées par la tension méditative, on arrive à certains pouvoirs se rapprochant plus de la gymnastique psychique, que des pouvoirs théurgiques réels.

Dans ces diverses méthodes, les Aïssaouahs ont retenu seulement le retard de l'expiration, qu'ils

produisent en aspirant les vapeurs du benjoin. Pour le reste, ils tirent leurs pratiques de la théurgie plus que de la magie.

Il y a cependant, pour le physiologiste, une étude très intéressante à faire sur l'action des secousses de la boîte crânienne dans la production de l'hypnose ou, plutôt, de l'insensibilité spéciale développée par les Aïssaouahs.

Car, ainsi que j'ai pu le contrôler, l'opérateur se souvient parfaitement de tout ce qu'il a fait à l'état de transe ; il a, de plus, la possibilité, dans cet état, d'arrêter ou de faire couler le sang pendant son expérience.

Cela prouve l'action directe sur le centre astral, et cela nous permet de rattacher les pratiques des Aïssaouahs à celles des derviches, et de poser ainsi les bases du maniement des forces occultes en Orient.

Nous avons eu l'idée de vérifier, non seulement le côté patent, mais encore le côté occulte des faits produits par ces Arabes, et nous avons fait examiner avec soin les réactions produites, en astral, par ces divers phénomènes.

Au premier aspect, il est indéniable que les Aïssaouahs sont assistés d'entités astrales farouches. Ces êtres astraux, à lumière rouge, sont des esprits de bataille, de haine et de discorde. Ils ont, en général, des aspects d'animaux et, seuls, ceux qui assistent le chef de la séance ont des têtes humaines. Chacun des sens des Aïssaouahs a un esprit particulier.

Pendant la séance, voici ce qui se passe. Sous l'influence de la musique, des psaumes et des paroles magiques, une sorte de vapeur blanchâtre monte des centres terrestres, s'insinue le long de la colonne vertébrale de l'opérateur et gagne le cervelet ; c'est alors que l'hypnose spéciale commence.

Quand les faits sont produits et qu'ils ne sont pas dus à la jonglerie, le sang qui ne sort pas sur le plan physique coule, au contraire, en astral, et les opérateurs en sont inondés.

Quand les expériences sont terminées, une vapeur noire descend du cervelet et gagne les centres terrestres, en suivant la moelle épinière et le plexus sympathique.

Une fois à l'état normal, les Aïssaouahs sont les meilleurs garçons du monde, et l'on ne peut qu'être intéressé par leur conversation vive et enjouée.

Comme conclusion, nous dirons que la théorie occulte du Dr Papus est applicable (d'ailleurs il l'a dit lui-même) à toutes les sectes mystiques que nous étudions dans le présent article. Il y a là, comme le dit si justement notre Directeur, les conséquences d'un véritable « bain astral ».

C. B.

Les Plantes Magiques

L'ACONIT (*Fin*)

La médecine des siècles derniers employait cette plante en fomentation ou dans les onguents pour faire mourir les poux et pour la gale. « Mais on doit bien se garder, dit Lémery, d'en faire prendre intérieurement, car elle est un grand poison. »

On dit qu'Aconitum vient d'Acone, port de Héraclée, où cette herbe croissait autrefois abondamment.

Cet auteur, parlant du Napellus, dit : « Ces funestes effets du napel montrent que la nature du poison qu'il produit est un acide coagulant qui, s'étant introduit dans les veines et dans les artères, intercepte en plusieurs endroits la circulation du sang, et par conséquent des esprits ; car les enflures, les inflammations, la couleur livide, les convulsions, sont des marques assurées des obstructions qui arrivent quand on a été mordu de la vipère ou piqué du scorpion ; il est indubitable que ces venins sont d'une même nature, et, si l'on y remarque quelques différences, elles ne procèdent que du plus ou du moins. Les remèdes qui sont propres contre ce poison du napel sont les mêmes qu'on donne contre le venin de la vipère, la thériaque, l'orviétan, le mithridate, les sels volatils de vipère, de corne de cerf, d'urine, de crâne humain, de sang humain ; les vomitifs, etc... »

C. B.

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUX SÉANCES DE MÉDIUMNITÉ

CHEZ Mme BISSON

J'ai pu, dans le cours du mois de janvier dernier, le 20 et le 22, être témoin des étranges phénomènes objets de vives controverses, que Mme Bisson a décrits dans son récent livre sous le nom de *Phénomènes dits de Matérialisation* et qu'elle a patiemment étudiés, pendant plus de cinq ans, avec le concours du Dr de Schrenck Notzing et d'un certain nombre d'autres savants. Contrairement à la belle assurance de certaines critiques qui n'hésitent pas à trancher le débat sans avoir assisté à aucune de ces expériences, j'estime que deux séances ne suffisent pas pour porter en parfaite connaissance de cause un jugement définitif sur des faits aussi obscurs et aussi troublants ; mais j'en ai vu assez pour être profondément reconnaissant à Mme Bisson d'avoir bien voulu me fournir les moyens d'observer quelques-uns des phénomènes signalés par elle et surtout de me rendre compte par moi-même des conditions dans lesquelles ils se produisent.

A la première séance, assistaient avec moi le professeur Cl., de l'Université de Genève, M. Guillaume de Fontenay, le Dr Bourbon et deux jeunes Internes des hôpitaux de Paris, à qui Mme Bisson avait bien voulu permettre de m'accompagner chez elle.

Nous commençâmes par examiner minutieusement les vêtements que devait revêtir le médium, un peignoir bleu dans lequel elle arrive, un maillot-combinaison en tricot

noir, un sarrau également noir, pareil à celui que portent les jeunes écolières; puis nous fîmes, M. Cl... et moi, l'inspection du cabinet médiumnique, placé dans un angle du salon. Ni dans les trois parois en étoffe, tendue sur un léger bâti de bois, appliquées sur les murs et reposant directement sur le sol, ni dans les deux rideaux qui en garnissent l'entrée, libres et mobiles aussi bien sur leurs bords latéraux que sur leur fente médiane, ni dans le plafond consistant en une simple toile, ni dans le tapis d'une seule pièce, ni dans le fauteuil, tout entier en lattes de bois, — notre vue ni notre toucher ne parvinrent à découvrir rien de suspect. Un appareil à photographie stéréoscopique, apporté par M. de Fontenay, fut démonté devant nous et examiné dans toutes ses parties avant d'être installé dans un coin du cabinet, à mi-hauteur, sur la traverse médiane du bâti, à droite du fauteuil, mais hors de la portée de la main d'une personne qui y serait assise.

Une fois cette inspection achevée, Mme Bisson emporta le peignoir en flanelle bleue et alla chercher le médium dans l'autre appartement situé sur le palier du même étage. Nous vîmes entrer une jeune fille couverte de ce seul peignoir, qui en notre présence revêtit le maillot-combinaison d'une seule pièce, formant tout à la fois bas, caleçon et corsage et s'appliquant exactement sur le corps, sauf à l'ouverture du dos. Celle-ci fut cousue sous nos yeux par Mme Bisson, avec du fil blanc : puis le médium revêtit le sarrau, dont les manches furent également cousues autour des poignets. On défit alors la chevelure qui fut soigneusement explorée avant d'être sommairement tordue et fixée par deux épingles ; on examina la bouche, la langue, l'arrière-gorge, les gencives ; on fit de même pour les yeux, les paupières et les oreilles ; et c'est seulement alors que le médium fut conduit par nous dans le salon et introduit dans le cabinet où il s'assit sur le fauteuil entre les rideaux écartés, tenant sur ses genoux ses mains parfaitement visibles en dehors des rideaux.

Pendant toute la durée de la séance, la pièce fut éclairée par la lumière *blanche* d'une lampe électrique de 50 bougies, tamisée par un léger voile de gaze violette flottant autour de l'ampoule. Cette lampe, pendant au plafond, était placée derrière un paravent s'élevant à peu près à hauteur d'homme, en face du cabinet. La lumière était suffisante pour qu'on pût voir l'heure à sa montre, lire un texte écrit en caractères un peu gros, discerner parfaitement les visages et apercevoir les mouvements de tous les assistants. Il serait utile qu'on pût apporter encore plus de précision à cet égard en indiquant exactement, à l'aide d'un photomètre, le degré d'intensité de la lumière par la lampe au cours des séances médiumniques.

Mme Bisson s'assit devant le médium, lui prit les pouces et le regarda fixement. Le sommeil se produisit avec une grande rapidité. Les rideaux furent alors rapprochés de façon à maintenir le corps du médium dans l'ombre, mais ses mains, accrochées aux rideaux à gauche et à droite, restèrent nettement visibles, extérieures au cabinet, et pendant toute la durée de la séance, nous ne les perdîmes pas de vue un seul instant ; chacun de nous put, non seulement les voir, mais les toucher. A de certains moments, ces mains quittaient les rideaux et se tendaient vers nous, tandis que le médium demandait qu'on lui donnât des forces ; je les ai, pour ma part, tenues pendant de longues minutes Ce n'étaient pas des mains en caoutchouc ou en baudruche : c'était bien les mains du médium, chaudes, moites, vivantes. Il faut absolument écarter l'idée que le médium, dans les conditions de contrôle où nous l'avons observé, puisse faire intervenir ses mains dans la production des phénomènes.

Voici comment étaient placés les assistants: Mme Bisson faisait face au médium, dont les genoux touchaient presque les siens ; sur la même ligne, j'étais assis à gauche de Mme Bisson et M. Cl. à droite ; derrière nous se tenaient, tantôt debout, tantôt assis, le Dr Bourbon et les jeunes

Internes des hôpitaux ; derrière eux, M. de Fontenay à proximité des appareils de photographie braqués sur le cabinet.

La première partie de la séance, la partie d'attente, fut très longue. Elle dura certainement plus d'une heure, et je me disais, à part moi, que, sans doute, il ne se produirait rien et que je m'en irais sans avoir rien vu. Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que nous soyons restés silencieux pendant tout ce temps-là. On causait très librement, on échangeait ses impressions, on interrogeait le médium, on l'encourageait, etc., mais, je le répète, sans jamais perdre de vue ses deux mains. A mesure que la séance se prolongeait, le médium paraissait s'énerver de plus en plus ; il déclarait sentir l'approche des phénomènes, demandant si on ne voyait rien, entr'ouvrant lui-même les rideaux comme impatient de nous montrer enfin quelque chose. Mme Bisson l'exhortait à la patience, lui disant que la matérialisation, une fois bien formée, ne craignait pas la lumière, mais que, jusque-là, pour lui permettre de se former, il fallait que le corps du médium restât dans l'ombre. Cependant l'agitation du médium grandissait ; ses soupirs, ses gémissements, ses halètements changeaient de caractère ; on aurait cru assister à une sorte d'accouchement. Enfin un premier phénomène apparut : ce fut d'abord, entre les lèvres du médium, comme un prolongement de la langue, un cylindre charnu, une sorte de doigt rétractile, qui disparut pendant que les rideaux s'entr'ouvraient plus largement, puis reparut et sembla tomber hors de la bouche entre les genoux du médium recouverts par le sarrau ; mais tout ce que ma main trouva sur la place, ce fut une humidité pareille à celle que laisse après elle une large goutte de pluie, suffisante pour mouiller mon doigt, et inodore. Comme si les phénomènes étaient maintenant déclanchés, de nouvelles manifestations survinrent coup sur coup : ce fut d'abord un rabat de substance grisâtre, plus long que large, couvrant le menton, le col et la poitrine du médium ; puis ce fut une sorte de mouchoir ou de foulard de la même substance étendu sur l'épaule gauche du médium, couvrant la partie gauche de la poitrine et paraissant relié à la bouche du médium. Cette substance avait un aspect plissé qui rappelait jusqu'à un certain point la texture du péritoine ou de l'épiploon. Mme Bisson darda sur elle la lumière d'une lampe électrique de poche afin de permettre de la mieux voir ; mais, en général, ses apparitions et ses disparitions m'ont semblé également brusques. M. Cl. fut invité par Mme Bisson à étendre la main pour toucher la substance, mais, soit qu'il eût fait un geste trop brusque, soit pour toute autre raison, la substance se résorba en quelque sorte instantanément et M. Cl. eut l'impression d'un simple contact avec une étoffe, vraisemblablement l'étoffe du sarrau.

En raison de l'heure tardive et de la fatigue du médium, on ne crut pas utile de prolonger la séance. Le médium, non réveillé, fut de nouveau contrôlé, ainsi que le cabinet, de la même façon qu'au début, et rien de nouveau ne fut constaté, sinon que le sarrau était humide et comme mouillé dans la partie qui avait été en contact avec la substance, surtout à l'épaule. On se sépara en se donnant rendez-vous pour le surlendemain.

Je m'étendrai moins longuement sur la seconde séance à laquelle assistèrent les mêmes personnes, sauf M. de Fontenay, et dans laquelle le contrôle se fit exactement comme dans la première. Je dois cependant noter que, presque aussitôt après que le médium fut endormi, je m'assis en face de lui à la place de Mme Bisson et y restai jusqu'à la fin. Les phénomènes se firent attendre peut-être encore plus longtemps et ils différèrent de ceux que nous avions précédemment observés par deux circonstances principales.

I. — La substance revêtit cette fois la forme d'un amas de cordons, plus ou moins analogue à un lacis de veines u d'artères de coloration grisâtre, auquel était suspendu

un doigt d'un blanc nacré. Elle paraissait sortir de la bouche du médium et se placer, soit en avant de sa poitrine, soit sur son épaule droite.

II. — On put l'observer plus aisément et plus longuement, grâce à la lumière intense projetée sur elle par la lampe de poche électrique de Mme Bisson. De plus, elle put être touchée, sinon maniée, par la plupart des assistants, M. Cl., un des internes et moi-même. Les deux premiers la tinrent entre leurs mains ; le second même, si je ne me trompe, palpa le doigt mystérieux et eut l'impression d'un objet solide ; en ce qui me concerne, ayant eu ma main gauche prise par la main droite du médium, celui-ci la porta à sa bouche, et le doigt avec le lacis qui l'entourait fut promené sur la face dorsale de ma main où j'éprouvai une impression de froid et d'humidité.

Tels sont les faits dont j'ai été témoin. Je n'en tire pour le moment aucune conclusion. Je me borne à raconter ce que j'ai vu. Je laisse à de plus habiles que moi le soin de proposer des explications.

Emile BOIRAC,

Recteur à l'Académie de Dijon, Premier lauréat du prix Fanny Endem, Président des Congrès de Psychologie Expérimentale de 1910 et 1912.

(*Extraits des Annales des sciences psychologiques*, février 1914.)

UN CENTRE DE FAKIRISME

Un missionnaire américain, le Rév. W. M. Zumbro, qui vient de parcourir l'Inde, a rapporté de son voyage la plus complète collection de documents et les plus riches observations faites jusqu'ici sur les fakirs.

Il a réussi à découvrir, aux environs de Madura, près du roc Tirupurankundram, un centre presque inconnu de

fakirisme, qui est sans doute le plus important de la grande péninsule.

Deux fois l'an, les sectateurs du dieu Subramanian, à qui le roc est consacré, se réunissent autour de lui et célèbrent de grandes fêtes religieuses, auxquelles participent de nombreux fakirs, qui, pour la circonstance, se livrent aux plus cruelles, aux plus extravagantes macérations : *tapas*.

Tel fakir, pour venir adorer son dieu, parcourt des espaces énormes en roulant comme un tonneau sur les routes ; cet autre a fait le tour du roc Tirupurankundram de la façon suivante : une petite pierre blanche en main, il s'est allongé de tout son long sur le chemin et a posé sa pierre aussi loin que la longueur de son bras le lui permettait. Se relevant alors, il a placé ses pieds à l'endroit ainsi marqué, puis s'est allongé de nouveau !...

Sur le passage de ces déments, dont l'un roule depuis l'Himalaya neigeux et l'autre mesure le sol pendant des kilomètres, les foules s'écartent respectueusement.

Le Rev. Zumbro en a vu un qui se faisait attacher par les pieds et suspendre la tête en bas. Pendant la demi-heure que durait cette pendaison, un disciple du fakir dirigeait sous le visage de son maître la fumée d'un petit feu de bois allumé à proximité.

Un de ceux qui à chaque fête suscitent le plus d'admiration mérita le nom de saint, qu'on lui décerna pour la prouesse suivante : il y a quelque vingt ans, il éleva son bras horizontalement, le plaça sur un petit support de bois et attendit sans bouger... Quand, au bout de plusieurs mois, le support, pourri, tomba, le bras, complètement desséché, ne put reprendre sa position normale.

Non loin de l'endroit où ces suppliciés s'exposent à l'admiration des fidèles, un autre fakir a installé le lit hérissé de pointes de fer ou de chevilles de bois *kantakasayya*, sur lequel il a déjà passé plusieurs lustres.

Un autre s'enfonce verticalement dans la terre, où il

reste enterré des jour entiers. Seuls, son nez et le haut de sa tête sont visibles. De temps en temps un de ses disciples, pour lui donner à manger ou à boire, gratte un peu le sol, puis il lui rejette la terre sur la bouche.

Le fakirisme n'est pas exclusivement pratiqué par les hommes. Il y a également des femmes fakirs, mais en très petit nombre. Aussi sont-elles d'autant plus vénérées qu'on en rencontre rarement. Une femme ascète est une *sadhoi*. Le Rév. Zumbro a eu la bonne fortune d'en voir à proximité du roc fameux. Elles passaient leur journée à faire un mouvement, d'ailleurs bien connu des adeptes de la culture physique, et qui consiste à incliner le corps en avant, sans plier les genoux, et à toucher le sol avec l'extrémité des doigts.

Il rapporte qu'on trouve également des bébés fakirs !

L'un d'eux, pour racheter les péchés de ses parents, avait été placé par eux sous une lourde pierre. L'autre gagnait l'éternel salut en reposant sur un tas d'épines !

Tous deux s'agitaient et criaient, mais les parents n'éprouvaient aucune émotion : ils étaient persuadés que l'endurance et l'impassibilité qui faisaient défaut à leurs petits leur viendraient un jour...

On s'étonnera sans doute que le gouvernement anglais n'interdise pas de semblables pratiques. Il a essayé, mais vainement. Toutefois, il a formellement défendu l'une des plus cruelles, qu'on désigne sous le nom de « danse du mât ».

Un pénitent se fait enfoncer dans les muscles dorsaux un double crochet de fer semblable à ceux dont se servent les bouchers pour suspendre les quartiers de viande. On fixe l'extrémité d'une longue corde à ce crochet et on hisse le patient au haut d'un mât très flexible, qui oscille...

Au reste, dans l'Inde le fakir est partout. De la côte il remonte au pied de l'Himalaya. On le rencontre dans les rues des grandes villes, où il va de porte en porte, mendiant une poignée de riz pour son repas quotidien ; il

habite le désert et la forêt, où, silencieux et immobile, indifférent à tout ce qui n'est point son rêve intérieur, il vit comme un ermite jusqu'à ce que la mort le prenne ou que les fauves le dévorent.

Il est issu des classes les plus diverses de la société et représente toutes les différentes opinions religieuses, philosophiques ou spéculatives.

Car le fakir est parfaitement conscient. Et s'il demeure figé dans les attitudes qu'il s'impose, si nulle douleur physique ne semble l'émouvoir, c'est, affirme la sagesse hindoue, que « l'inertie (*vairagya*), et non l'activité, ouvre le chemin de la libération ».

L'esprit de l'Orient, sa philosophie subtile, ses aspirations religieuses et morales les plus profondes sont incarnés par le fakir et les souffrances que, volontairement, il s'impose.

Alice KUHN.

(*Le Journal*, page scientifique du 27 février 1914).

UNE LETTRE DE L'AMI DARGET

A PROPOS DU PRIX FANNY EMDEN

Paris, le 19 février 1914.

MON CHER AMI,

Vous semblez distinguer le juste de l'injuste avec une remarquable précision.

Dans votre article sur le prix Fanny Emden, vous avez fait une comparaison entre mes travaux et les quelques recherches qu'avait faites M. de Fontenay sur le même sujet, recherches d'ailleurs qui avaient pour unique but de démontrer que, si le rayonnement humain existait, chose dont il doutait, la plaque photographique était inapte à le démontrer.

Mais ce n'était pas lui qui était le principal coupable dans cette affaire ; c'est M. d'Arsonval qui avait été chargé de faire un rapport sur les photographies et clichés que j'avais présentés à l'Académie et qui, ne voulant pas le faire, s'est abrité derrière une tierce personne pour dire : j'ai trouvé un fort photographe qui m'a démontré que le fluide humain ne pouvait exister et par conséquent ne pouvait être photographié.

Je vous dirai même qu'un jour, étant entré accidentellement (1) au Collège de France, j'y trouvai M. d'Arsonval en train de faire, devant ses nombreux auditeurs, des démonstrations au tableau sur la propriété qu'avaient les nerfs de dégager une certaine électricité, mise en évidence par ses instruments. Il ne savait pas que j'étais un des assistants à son cours ; et à la fin de la leçon, je me présentai à lui.

Il me fit entrer dans son cabinet, et là, je lui fis part de ma joie, pour l'avoir entendu parler du fluide des nerfs en si bons termes, et je lui demandais s'il allait bientôt faire le rapport dont il avait été chargé.

Il éluda ma question, mais me fit des éloges et me donna des conseils sur la manière dont je devais m'y prendre dans l'exécution de mes travaux.

Que le lecteur me pardonne, mais il me fit l'effet d'un maçon voulant donner des conseils à un architecte, quoique la chose puisse quelquefois être profitable à ce dernier.

Ce dernier, cette fois, c'était moi, l'inventeur qui avais créé et qui présentais du *contraire à la science connue*, comme l'est toute découverte et qui demandais à un savant éminent de constater les résultats.

Je me retirai en comprenant que M. d'Arsonval ne voulait pas aider à la construction de ma maison, mais bien en édifier une pour son compte.

Peut-être, pensait-il, en toute bonne foi, que ses matériaux étaient plus solides que les miens.

(1) Ne serait-il pas plus exact de dire : par Psychose ?

Je lui écrivis une lettre assez énergique, quelques jours plus tard, en le prévenant que cette lettre était surtout pour la presse, afin de prendre date pour mes différentes découvertes, puisque lui-même n'en avait encore rien dit. Neuf journaux ou revues la publièrent, que j'eus toujours le soin de lui envoyer au fur et à mesure de leur apparition.

Inde iræ ; de là, le prix décerné à M. de Fontenay, pour avoir écrit contre mon rayonnement vital.

Cependant M. de Fontenay a dû faire plus tard son *mea culpa*, puisqu'il a montré, dans une conférence, les photographies produites par le fluide vital de Linda Gazzera, et tirées par lui. Ce sont peut-être des projections de la pensée du médium, a-t-il dit, qu'on appelle Ideoplastie. J'en ai été très heureux, puisque c'est moi également qui en ai été le créateur et que j'ai démontré à l'Académie, avec clichés à l'appui que la pensée, ou du moins des formes mentales pouvaient être photographiées.

Votre article en ma faveur, mon cher ami, part d'un cœur généreux en même temps qu'équitable ; mais il pourrait laisser croire que je m'étais fait porter pour le prix Fanny Emden. Or, je ne m'étais nullement fait porter.

Je n'étais pas un des huit concurrents. Par conséquent ce n'est pas moi qui ai été volé.

Ce prix me rappelle une conférence faite, il y a quelque temps, par le docteur Encausse, dans la grande salle des Sociétés savantes.

Après avoir montré en projection les photographies de Crookes, Richet, Aksakoff, et venant de faire passer les miennes, il s'exprima ainsi :

« Mesdames et Messieurs, ceux d'entre vous qui désireraient obtenir un prix de l'Académie des Sciences n'auront qu'à lui envoyer un rapport critiquant les photographies du commandant Darget. »

Ces paroles, dites avec l'accent de finesse qui caractérise le docteur Encausse firent éclater les applaudissements sentant le *bien touché*.

Commandant DARGET.

APPEL
AUX AMIS DE L'ÉLECTRO-HOMŒOPATHIE

Au deuxième Congrès International d'Électro-homœopathie à Londres, il fut résolu de convoquer le troisième Congrès International d'Électro-homœopathie en Allemagne.

Nous avons attendu de mettre en effet cette délibération du Congrès, parce qu'il fallait gagner du temps pour les préparatifs et l'étude des autres délibérations du Congrès qui s'étendront :

1° Sur une réforme de propagande ;

2° Sur l'étude et l'examen scientifique des remèdes électro-homœopathiques en particulier ; sur leur usage et leur action curative ;

3° Sur des réformes dans l'instruction des praticiens du système électro-homœopathique.

Trois ans sont écoulés depuis le dernier Congrès et il nous semble que le moment soit venu pour examiner les travaux faits sur ces questions, pour les mettre en ordre, et pour mettre de nouveau en relation entre eux les représentants et les amis de cette science, en leur offrant ainsi les moyens d'un noble concours.

Par conséquent il est convoqué un troisième Congrès International d'Électro-homœopathie à Breslau (Silésie, Allemagne) pour les 11, 12 et 13 août 1914, auquel sont cordialement invités tous les amis, les représentants, les médecins et les praticiens de ce système de cure.

C'est l'organisation électro-homœopathique la plus considérable de l'Allemagne, la « Société pour l'Électro-homœopathie » à Breslau, qui a accepté avec le plus grand plaisir la charge honorifique de recevoir les Congressistes et qui s'occupera des travaux préparatoires.

Le troisième Congrès International tiendra des séances privées, auxquelles ne prendront part que les médecins, les praticiens et les représentants de ce système curatif, mais les intéressés et les promoteurs de l'électro-homœopathie invités, seront admis sur leur demande.

Dans ces séances seront discutées et résolues les questions purement scientifiques d'organisation et de propagande, qui se trouveront mises sur l'ordre du jour.

En outre, on fera des conférences sur différents sujets du domaine de l'électro-homœopathie et de la thérapeutique.

En considération de la haute importance de ces Congrès, non seulement pour le rapprochement intellectuel des électro-homœopathes de tous les pays, mais encore pour l'organisation pratique et l'achèvement scientifique de l'électro-homœopathie, nous voulons espérer que le concours au troisième Congrès International à Breslau sera considérable.

Que tous les pays et tous les peuples chez qui l'électro-homœopathie a déjà fait son entrée envoient de nombreux et les plus notables représentants du nouveau système curatif à ce Congrès, afin que leur concours fraternel s'unisse à celui des autres nations pour la propagation de cette science bienfaisante.

Les déclarations pour la participation au Congrès doivent être adressées jusqu'au 15 mai, à M. Rudolf Stefan, chef du bureau de la « Société pour l'Électro-homœopathie », Klosterstrasse, 46, à Breslau, Silésie, Allemagne.

Les personnes qui désirent présenter un rapport à la Commission interne, ainsi que celles qui voudront bien se charger de faire une conférence, sont priées, en envoyant la déclaration de leur participation au Congrès, d'indiquer le sujet et le titre du rapport ou de la conférence, afin qu'on puisse se faire une idée sur les autres rapports et les conférences qui sont attendus, et de pouvoir d'après cela fixer l'ordre du jour plus restreint.

Les représentants du système électro-homœopathique qui ne pourront participer personnellement au Congrès, mais qui désirent quand même présenter des rapports, des

ouvrages scientifiques, ou des propositions, sont priés de les annoncer jusqu'au 15 mai au bureau sus-indiqué et de les envoyer au moins quinze jours avant l'ouverture du Congrès.

Aux trois jours de travail et de discussion suivra un jour de repos et d'agrément, destiné à donner l'occasion aux invités de faire une connaissance plus intime entre eux. Ce jour sera encore employé pour visiter la ville de Breslau, ses musées et les autres curiosités ; les membres de la Société électro-homœopathique de Breslau se feront plaisir d'en être les cicérones. La journée sera terminée par un banquet.

Les Congressistes qui manifesteront quelques désirs pour ce qui concerne le logement, etc., ou qui préféreraient une chambre privée à un séjour à l'hôtel, sont priés de vouloir bien le faire savoir à l'occasion de la déclaration de leur participation au Congrès, afin que le Comité exécutif soit à même de pouvoir satisfaire à de tels désirs.

Tous les journaux amis, spécialement ceux qui professent les mêmes sentiments, sont priés de vouloir bien reproduire cette invitation.

Et vous, Électro-homœopathes de tous les pays, venez contribuer, chacun de sa façon et selon ses forces, pour le bien d'une cause qui renferme de précieux bienfaits pour tous les peuples.

Pour cela, amis et adhérents, soyez bien unis!

Venez de tous les pays avec empressement, avec le cœur et l'esprit de faire une bonne action et concourez tous au troisième Congrès International d'Électro-homœopathie de Breslau, août 1914.

Recevez les salutations cordiales du Comité exécutif.

Théodore KRAUSS,
Directeur de l'Administration du
Comte Mattei pour l'Allemagne, Regensburg.

I. DIESENER,
Premier Président de la « Société
pour l'Électro-homœopathie », Breslau.

LE LEZARD ET LE PALMIER

A ma sœur Marie

Un lézard, certain jour, se chauffait au soleil.
Un palmier arrogant, fier d'être près du ciel,
L'aperçoit et ne peut se défendre de dire :
« Bête indigne de moi, ta taille me fait rire,
Trois caillous réunis t'abritent comme un toit,
Le moindre petit vent ou le plus léger froid
Te fait vite rentrer au creux de ma racine,
Tandis que l'Aquilon, en enflant sa poitrine,
Souffle son vent rageur sans me faire tomber.
Rien au monde, entends-tu, ne me fera courber. »

*
* *

Là-bas, à l'horizon de la plaine de sable
Paraît un voyageur : la fatigue l'accable ;
Il conduit par la bride un âne du Liban
Sur lequel est assise une femme, au caftan
De laine des moutons du pays moabite.
Dans les bras de la femme un jeune enfant s'abrite.
L'homme presse le pas en voyant le palmier
Couvrir d'une ombre fraîche un côté du sentier.
La frêle caravane arrive sous les branches
De l'arbre toujours fier qui jamais ne se penche.

*
* *

Un fruit de ce palmier, aux reflets de vermeil,
Pousse au sommet de l'arbre et donne ainsi l'éveil
A l'enfant. Le lézard s'est sauvé devant l'âne,
Et regarde de loin l'arbre et la caravane.
L'enfant n'a pas mangé depuis la veille au soir.
Il fuit la Palestine et son tyran. L'espoir
De tromper un instant sa faim le fait sourire,
Ce bambin que les rois s'efforcent de proscrire.
Tout joyeux, vers le fruit, il tend ses petits bras :
Le lézard vit alors pencher l'arbre bien bas.

TARNAWA.

BIBLIOGRAPHIE.

Vient de paraître :

Exposé de la Doctrine de l'Unité, *son exposé, ses écoles, ses Adeptes*, par A. L. Caillet, ingénieur civil, 1 volume in-18 de 192 pages, 2 fr. 50. — Librairie « Le Progrès Vulgarisateur », Fernand Drubay, 53 *bis*, quai des Grands-Augustins, Paris.

Bref ouvrage remarquable par sa clarté, ce qui est rare en philosophie. Toutes les idées de nombreux penseurs et philosophes de toutes les époques anciennes et modernes sont résumées dans ce volume avec une maîtrise qui fait honneur à M. Caillet, le fondateur de la Société Unitive.

Pour M. Caillet, *la Doctrine de l'Unité* est la seule qui puisse concilier toutes les religions.

Cet ouvrage est une véritable bonne fortune pour tous les penseurs de toutes les écoles qui reconnaîtront, non sans surprise, que des doctrines en apparence très disparates, se touchent parfois étroitement par de nombreux points.

*
* *

Nous signalons, dans la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (n° 3 du mois de mars), un article intéressant signé Albert Monniot sur l'*Antoinisme*.

Dans le *Mercure de France*, du 16 mars, une étude sur *le Rationalisme contre la Raison* de Jules de Gaultier.

Le *Fraterniste* du 6 mars consacre un article de tête à l'œuvre picturale médiumnique d'Hélène Smith et plus particulièrement à son dernier tableau représentant Judas.

Celui du 13 mars publie les réponses de Léon Denis, Gabriel Delanne, Papus, Camille Chaigneau et Ernest Bosc à un référendum sur le sexe des esprits.

Le numéro de mars 1914 de la *Vie Nouvelle* donne une lettre du Commandant Darget à l'Académie des Sciences

au sujet du Mémoire qu'il a déposé au bureau de cette assemblée concernant les photographies spirites.

Le *Voile d'Isis*, d'avril, contient un article intitulé le *Quaternaire chez les Atlantes*, où un parallèle est fait à ce sujet entre ce peuple et les Aztèques à propos d'un dessin lapidaire de Mexico.

Nous signalons dans le même numéro le commencement d'une étude sur *le Moi conscient*.

La Vie Mystérieuse, du 25 mars 1914, publie un article signé Donato sur le Commandant Darget ; celle du 10 avril donne un article du Colonel de Rochas sur la régression de la mémoire à propos d'incarnations antérieures et futures chez des médiums. Nous signalons aussi le numéro du 2 février de *l'Echo fidèle d'un demi-siècle*.

Dans le *Bulletin de la Société des Etudes Psychiques* de Nancy, de mars-avril, il est fait un compte rendu d'une conférence de Gabriel Delanne sur les grands phénomènes du spiritisme. Cette conférence fut suivie d'une audition du médium-musicien (Aubert), d'un attrait tout nouveau, tant au point de vue du spiritisme que de la musique.

Enfin nous signalons un ouvrage édité par Durville, *la Portée de l'astrologie scientifique*, par Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

*
* *

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs le livre de la Baronne de Marbais : **L'Art de se faire aimer de qui on le désire et l'amour dans un avenir meilleur**, avec son admirable préface d'Aimé d'Hébertot.

Se trouve chez tous les libraires et l'auteur, 30, place Saint-Georges, Paris.

*
* *

Flambart (Paul), **La Portée de l'Astrologie scienti-**

fique, Aperçu des conséquences philosophiques et pratiques de l'influence astrale sur l'homme. Vol. in-8° carré. — MM. Hector et Henri Durville, imprimeurs-éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 1 fr. 50.

***

Il faut lire : **Le Rayon de Lune,** par Jeanne Pagnier. C'est une comédie en un acte, pouvant être mise entre toutes les mains et renfermant des scènes très gaies, de la poésie et de la pensée. Elle est facile à jouer sans décors. Troisième édition. — Prix : 1 franc.

En vente à Paris: Librairie F. Bongard, avenue d'Allemagne, 62. Téléph. Nord 62 42. — En province : Chez les principaux libraires et dans les bibliothèques des gares de chemins de fer.

***

Jean MAVERIC, **L'Art métallique des anciens :** Pratique secrète des opérations les plus curieuses de la chimie ancienne, pour la production artificielle de l'or. — In-8° de 3 fr. — Chez M. L. Siéver, Paris. — Vente au détail : Hector et Henri Durville, imprimeurs-éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Cet ouvrage est aussi précieux par la rareté de son contenu, que par les conditions très spéciales dans lesquelles il fut élaboré.

Après un judicieux examen des procédés modernes concernant la production artificielle de l'or, l'auteur conclut à leur absolue nullité.

Lors, il se propose de démontrer que, « même hors l'alchimie », les travaux des anciens sont aussi féconds que ceux des modernes sont stériles. Dans ce but, il compare les procédés des uns et des autres, établissant les causes de supériorité de la chimie minérale ancienne sur la moderne. Puis, après un glossaire des nomenclatures spéciales, il

commente les opérations traditionnelles de métallurgie ancienne.

Le chapitre suivant : « Les Clefs secrètes de l'Art métallique des anciens », est d'une importance capitale, car il résulte des recherches spéciales que fit l'auteur, sans lesquelles toute tentative de réalisation serait vaine en cet art méconnu.

Viennent ensuite deux chapitres en lesquels sont contenues les racines de l'Alchimie : « De la naissance des semences métalliques » et « De la Génération naturelle des métaux ».

Maintenant, l'auteur aborde les opérations préliminaires, touchant la génération artificielle des métaux. Confection des menstrues, dissolvants, extraction des métaux, leur purification, leur calcination, cémentation, mercurification et enfin la préparation des agents.

Ce sont ensuite quelques curieuses opérations pour extraire l'argent du plomb, sur la résolution de l'or, et la parfaite préparation et transformation du mercure vulgaire.

Puis, voici plusieurs procédés pour teindre les métaux blancs, transformer le cuivre en argent et le mercure en argent et en or.

On trouve ensuite les procédés opératoires, concernant les poudres de projection rudimentaires, permettant de transmuer de petites quantités de métal en or.

Mais, voici maintenant le point le plus important de l'ouvrage : « Les Minières artificielles », à l'aide desquelles les anciens obtinrent une production considérable et permanente d'or.

L'auteur en livre le procédé détaillé, « sans aucun voile », d'après d'authentiques documents de l'époque qu'il a retrouvés et dont, grâce à ses connaissances personnelles, il a pu reconstituer intégralement les formules.

Ce bref exposé doit suffire à révéler tout l'attrait que comporte ce petit ouvrage, pour tout homme curieux de

s'éclairer à la lumière substantielle des sciences anciennes.

NOTA. — Les volumes des éditions suivantes seront vendus 5 francs au lieu de 3 francs.

*
* *

Annales du XXe siècle, nº 1, février 1914.

Nous avons reçu le premier numéro des « Annales du XXe siècle », et nous sommes heureux de signaler la venue de ce nouveau confrère ou plutôt de ce fils de confrère, puisque « les Annales du XXe siècle » sont la fusion « d'Hermès » et des « Annales du Progrès. » Nous ne souhaiterons donc pas bonne chance à cette nouvelle revue, mais continuation du succès de ses parents. Et en fervents disciples de l'atavisme, conséquence de la réincarnation, nous sommes certains de la réalisation de nos souhaits.

*
* *

Le numéro de « International Psychic Gazette », du mois de mars, est d'un intérêt tout particulier. Nous signalons principalement un article biographique sur la princesse Karadja, la distinguée présidente de l'Alliance gnostique, auteur de « King Salomon », drame d'une puissante envolée, plein de réminiscences si justes sur le symbolisme et la science antique.

Nous ne pouvons que féliciter notre confrère anglais de permettre à tous ceux qui s'intéressent au mouvement spiritualiste de connaître ainsi plus intimement ce fervent disciple de l'Esprit et de la Charité.

L'Imprimeur-Gérant : G. ENCAUSSE.

Imprimerie de *Mysteria*, 15, rue Séguier, Paris.

LES LIVRES DU MOIS

Ici, sera la page des livres spécialement recommandés aux abonnés et aux lecteurs de **MYSTERIA.**

Un service spécial de librairie et de commission est créé à l'Administration de la Revue, qui se fera un plaisir de servir d'intermédiaire entre ses abonnés et les libraires et éditeurs.

LE RITUEL DE L'ORDRE MARTINISTE

EST PARU

Prière aux souscripteurs, s'ils ne l'ont fait déjà, d'envoyer le montant, en ajoutant 0 fr. 25 pour frais de port.

Le prix du volume est de **dix francs** pour les Martinistes.

Chez DORBON aîné, 19, boulevard Haussmann, PARIS

L'ARCHÉOMÈTRE

DE

Saint-Yves d'Alveydre

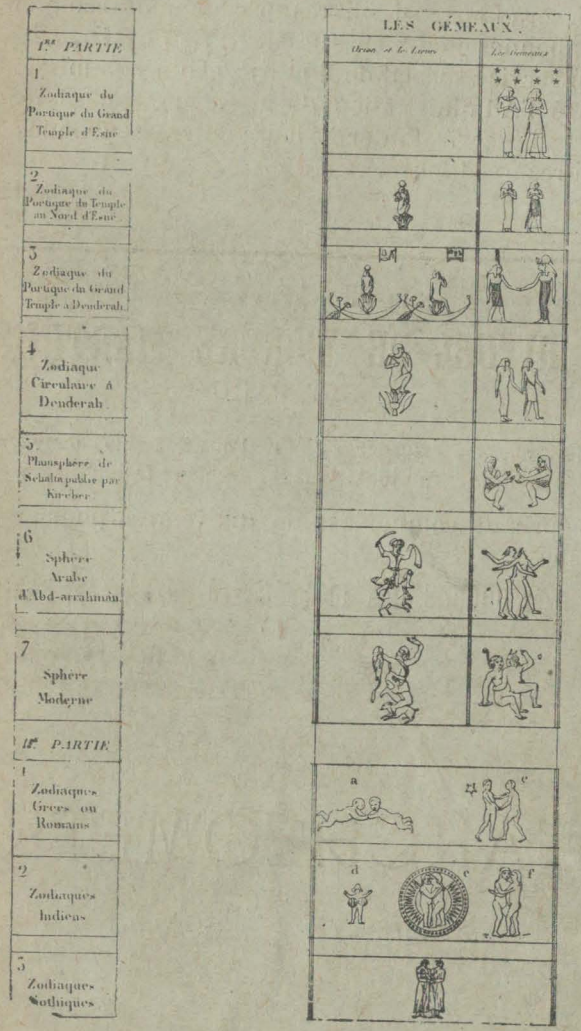
est paru

PRIX : 40 FRANCS

chez DORBON aîné, éditeur, 19, boulevard Haussmann, PARIS

MAI

Signe Zodiacal : LES GÉMEAUX



Paris. - Imp. de *Mysteria*, 15, rue Séguier.